

MINOS

UN ANGE PASSE

NOVELETTES



AXEL, UN JOUR D'AVRIL

Avril, l'honneur et des bois
Et des mois ;
Avril, la douce espérance
Des fruits qui sous le coton
Du bouton
Nourrissent leur jeune enfance...

Remy Belleau

Préface

Cette seconde version d'« Axel » n'apporte pas de changements considérables. Elle rectifie des incohérences signalées par des lecteurs, et j'en ai profité pour corriger encore quelques imprécisions dans les relations entre les protagonistes.

Je rappelle que la présence ici d'une Eleonora Vassilianova est un hommage amical à une Svetlana qui est connue des lecteurs de « Histoires Taboues » : elle m'a apporté de nombreux conseils que j'ai utilisés sans vergogne – en particulier pour la scène avec Sophie.

Je voudrais également remercier Jan et Torpille pour leurs remarques et suggestions qui m'ont permis d'affiner la caractérisation de mes personnages. Enfin, merci à Titi pour son attentive relecture et ses commentaires.

M.

Le matin

Eleonora Vassilianova referma son livre et demeura pendant un moment immobile dans la pénombre silencieuse du petit salon. Elle était bien, encore imprégnée des *Fifty Shades of Grey* qu'elle venait de terminer. Elle regarda l'heure sur la *box* : plus de deux heures ; il était temps d'aller se coucher ! Elle glissa le livre dans le tiroir de la table basse, celui que personne jamais n'ouvrait, ni Svyet ni les garçons – ceux-ci ne lisaient pas sa langue maternelle dans le texte, mais la réputation sulfureuse du roman aurait suffi à provoquer des vocations... Elle se leva.

Toutefois, au moment de monter l'escalier qui menait à la chambre, elle s'arrêta. Elle se sentait encore trop éveillée pour aller se coucher tout de suite. Elle fit demi-tour et traversa la salle à manger en se dirigeant vers le « couloir des quatre », l'aile de la maison dont elle avait fait son royaume : derrière ces portes dormaient ceux qui étaient sortis de son ventre, ses « filx » comme elle s'amusait à le dire : Maxence, Axel, Xavier, Félix – 20, 16, 14, 12. Après un premier accouchement plutôt difficile, elle avait hésité à recommencer, mais ensuite elle avait pris le pli : un tous les deux ans ! Ils étaient beaux, chacun à sa manière, et elle était fière de les avoir mis au monde... Ce ne fut pas par hasard, cependant, qu'elle choisit de pousser la porte d'Axel. Elle y jeta un coup d'œil circonspect. Dans la pénombre, elle devina que la couette avait glissé, et elle s'avança.

Il dormait sur le côté, lui présentant le dos, et les cheveux châtain doré, éparpillés sur l'oreiller, prenaient dans l'obscurité une teinte terreuse. Mais, au moment de le recouvrir, elle s'arrêta : l'épaule pointait vers elle, ronde et nue comme un galet. Elle en fut fâchée : elle leur demandait pourtant de mettre la nuit un pyjama, ou au moins un tee-shirt ! Elle continua d'écarter la couette, en prenant garde ne pas éveiller le dormeur, et elle découvrit qu'il n'avait pas de caleçon non plus ! De colère, elle faillit le sortir du lit et l'obliger séance tenante à enfiler quelque chose. Elle se contint, mais se promit de lui en parler dès le lendemain. Elle ne supportait pas quand ses garçons se permettaient d'ignorer ses consignes !

Elle resta là, cependant, à observer la simplicité de cette ligne qui s'incurvait depuis le cou vers l'épaule et se poursuivait sur le bras abandonné, captivée par l'idée d'en parcourir le contour du bout des doigts. Une sorte de creux douloureux la prit au ventre ; l'eau qui lui était venue durant sa lecture sembla se durcir en une boule solide. Même si Axel grandissait, il demeurerait son préféré.

Elle se pencha et regarda son sexe pour deviner s'il s'était adonné au plaisir solitaire ; elle n'en vit aucune trace. Elle fut un peu soulagée. Elle savait bien qu'il était impossible d'empêcher des garçons de cet âge de s'y livrer, mais elle détestait ces pratiques, cela la rendait jalouse, elle avait l'impression que ses enfants lui échappaient, qu'ils se réfugiaient dans un monde dont elle était exclue... Suspendue au-dessus de lui, toute proche, elle eut très envie de lui caresser les cheveux, de l'embrasser dans le cou, sous l'oreille, là où c'était si tiède, si tendre encore, de le prendre dans ses bras, de... Mais Svyet s'éveillait souvent dans la nuit. Elle soupira ; elle ramena la couette et l'en couvrit. Elle se contenta de déposer, délicatement, un chaste baiser sur le sommet de cette tête embuée par le sommeil ; il ne broncha pas.

*

Bien que le soleil ne fût pas levé, l'aurore traversait déjà les rideaux, dans lesquels elle prenait une couleur jaune paille, et emplissait la chambre d'une lumière diffuse. Axel, entièrement nu, étendu entre la couette et le matelas sur le flanc de tout son long, chauds de la nuit et qui pourtant gardaient quelque chose de frais, devina vaguement comme un chat qui se glissait contre lui. Il reconnut sur sa joue les boucles brunes de Félix qui lui déposait un petit baiser dans le cou. Il se recula pour lui faire une place. Il adorait être tiré du sommeil par des caresses dans les derniers instants précédant la fatale sonnerie de son téléphone.

Il passa la main dans la nuque de Félix pour l'attirer, mais celui-ci se retourna et se lova contre lui, la courbe de son dos s'incrétant dans celle de son propre ventre ; Axel l'enveloppa de ses bras dans lesquels il l'emprisonna. Lui à seize ans, Félix à douze, ils avaient presque une tête de différence, et il aimait avoir contre lui ce corps plus petit, plus fluët, comme s'il avait retrouvé son ours en peluche et le serrait affectueusement. Il avait pris l'habitude de dormir nu malgré les desiderata de sa mère, mais Félix portait toujours un vrai pyjama, et il sentit contre sa poitrine, son ventre, ses cuisses, le tissu satiné de popeline en coton ; il s'y frotta paresseusement, d'un mouvement lent et reptilien. Encore tout imprégné de sommeil, il caressa son frère nonchalamment, avec un plaisir simple. Il lui prit l'épaule en la pressant doucement, empauma le bras tout le long, passa le bord de la manche qui

s'arrêtait au coude, enveloppa l'avant-bras, plus léger et plus fin que celui d'une fille, et serra le poignet dans les fers de ses doigts – Félix se livrait docilement, prisonnier volontaire. Il remonta la manche en la chiffonnant, testa le mince biceps, à cet instant complètement relâché, et, s'enfonçant sous le tissu, palpa avec le pouce le creux de l'aisselle, chaud, tressaillant. Ces sensations, qui se mêlaient voluptueusement à son engourdissement général, lui furent tout à fait délicieuses. Lentement, son membre se redressa, frémissant, et vint se frotter contre les petites fesses serrées de son frère. Un long frisson le parcourut.

Il le taquina en lui déboutonnant la veste, lui glissa la main sur la poitrine, et il la caressa distraitemment, flottant comme un bateau sans amarres sur cette vague plate, sans but, goûtant le grain soyeux de la peau, descendant sur le ventre, extraordinairement doux, tendre, et chaud. Il sentait Félix qui se laissait faire, qui faisait le chat, abandonné et concentré à la fois. Il remonta sur sa poitrine, chercha les tétins, pas plus gros que des mines de crayon, les fit rouler entre le pouce et l'index, et son frère tressaillait. Mais son geste s'interrompit lentement, comme une barque sur son erre, et il fut emporté par une nouvelle onde de sommeil – envoyée par Hypnos qui tentait de le reprendre, de le ramener dans les terres inconnues de son domaine, de le garder pour lui...

Félix se rencogna contre lui pour le réveiller, embrassant le creux du bras passé sous son cou. Axel redescendit la main, vint sur le ventre qui palpait dans l'attente, et s'arrêta sur le nombril où il joua en rond, palpant cette petite bille, si minuscule et si tendre. Il frôla le bord de la ceinture élastique du bermuda, la soulevant à peine, tout le long, la suivant du bout du majeur, allant et venant comme distraitemment, et il la sentait qui se décollait de la chair dans laquelle elle s'était incrustée le temps de la nuit. Repoussant le short de quelques centimètres, il s'amusa d'en reconnaître l'empreinte, comme d'une chenillette, où la peau se fronçait de minuscules crêtes et d'infimes encoches. Il adora ce cachet éphémère dont le vêtement avait marqué son frère.

Mais Félix, rapidement impatienté par ce jeu plus provocant que satisfaisant, lui saisit la main et la plaqua d'autorité sur son devant. Axel sentit sous sa paume la petite raideur qui pointait au travers du bermuda. Il la palpa doucement, car il savait que cela plairait à son frère, la faisant coulisser dans le tissu léger et frais. La sienne s'était encore tendue, elle appelait une forme de réparation, et il la lui faufila entre les cuisses. Ici aussi, fut délicieuse la sensation du coton dans lequel son membre, maintenant tout à fait dur, glissait paisiblement... Ils furent brusquement interrompus par l'alarme.

Il coupa son iPhone, vérifia pour être certain qu'il n'y eût pas d'erreur, mais implacablement il marquait 07:00. Il se renversa en ar-

rière et s'étira longuement, tordant les reins dans un sens puis dans l'autre, profitant de ce pétilllement, subtil et pénétrant, qui parcourait son alanguissement.

Il grogna : « Allez, lève-toi, mon vieux...

– Non, j't'en prie, fais-le-moi...

– On n'a plus le temps...

– Si ! Cinq minutes ! J'ai trop envie maintenant !... J'te ferai une après !

– Ce soir, en rentrant si tu veux...

– Non, y aura Max, y va nous faire chier. Maintenant, s'te plaît...

– Arrête... Et si Papa te voit sortir dans le couloir ?

– Mais il vient jamais en bas ! »

Toutefois, l'argument eut raison du caprice de Félix. Il se leva à contrecœur, reboutonna sa chemise et rajusta son bermuda. Il entrouvrit la porte, puis, s'étant assuré que le couloir était vide, il sortit sur la pointe des pieds.

Axel s'étira une dernière fois, se rappelant les moments où, quand il était petit, il jouait qu'il était attaché, ligoté par des bandits, juste pour le plaisir de mieux sentir ses bras, ses jambes... Puis il repoussa la couette et s'assit. Il bâilla en se passant la main dans les cheveux pour les ramener en arrière. Il aimait rester comme cela, entièrement nu, exposé au milieu de la chambre : il y ressentait comme une provocation, une bravade contre l'ordre social, c'était pour lui une façon d'exister dans ce nouveau jour qui commençait, une manière de s'imposer au monde. Il joua machinalement avec son sexe qui s'était détendu, mais qui demeurait gros encore du souvenir des cuisses de Félix.

Il se leva et passa dans son cabinet de toilette où il s'arrêta devant le lavabo. Il urina dans la vasque en observant le liquide qui sortait de lui, et il en apprécia la couleur claire, jaune camomille. Il aimait parfois le faire là plutôt que dans la cuvette des W.C., de nouveau par rodomontade, pour marquer que ce lieu lui était réservé, lui était privé. Une odeur légère monta, tiède, discrètement acidulée.

Il se secoua la verge, la pressa doucement, puis il recueillit sur la pointe du doigt la dernière goutte, et il la conduisit à ses lèvres, comme une femme se met du parfum derrière les oreilles ; mais cette eau n'avait pas de goût.

Il se regarda dans la glace. Il se passa lentement la main sur la poitrine, comme pour en lisser la peau, et, de la même façon qu'il avait caressé Félix, il s'arrêta sur les petites aréoles brunes, qu'il titilla en les repoussant pour les réveiller. Il resta ainsi un bon moment à fixer son reflet, obnubilé, pas encore tout à fait sorti du sommeil.

Il retourna dans la chambre, et il prit dans la commode un boxer et des chaussettes propres, une chemisette et un tee-shirt. Il n'avait pas le choix, tous étaient blancs : leur mère refusait de leur acheter des sous-vêtements de couleur, elle voulait que ses garçons fussent impeccables, que la moindre salissure rendue évidente par le coton immaculé les obligeât d'en changer quotidiennement. À cloche-pied, il introduisit ses pieds dans le boxer et le tira sur les hanches en se regardant dans la glace de l'armoire. Il aimait la bosse que son sexe formait dans le tissu élastique. Il y mit la main, la tritura un moment, la tordit doucement entre ses doigts. Il déplia le tee-shirt, l'enfila, et il l'enfonça sous la ceinture du boxer. Ses frères se moquaient de lui quand ils le voyaient faire, mais il ne s'en souciait pas, il avait le goût que ses vêtements fussent bien ajustés. Il prit la chemisette, sans défaire les quelques boutons que sa mère avait attachés pour la plier après le repassage, il la passa simplement par la tête, et il acheva de la fermer.

Il se rassit au bord du lit et enfila les chaussettes en les tirant soigneusement sur les chevilles. Il lui plaisait d'avoir les pieds encapuchonnés dans ces capsules élastiques, serrées, finement striées, d'une blancheur irréprochable, si douces à la main. Il reprit le pantalon beige de la veille dans lequel il faufila les jambes. Debout devant la glace, il y enfonça les pans de la chemise, le boutonna, remonta la fermeture Éclair, et boucla la ceinture de cuir fauve. Il attrapa ses Clarks – des Chukkas chamois –, se rassit, et, le temps qu'il les laçât, les chaussettes marquèrent sous le pantalon un bandeau lumineux, vierge et net, appelé à retourner à l'intimité dès qu'il se lèverait.

Il allait remettre son pull, d'une couleur sombre, un lie-de-vin entre rouge et violet, mais en remarquant le beau temps de ce début de journée, il sortit de l'armoire, pour la première fois après l'hiver, son pull ras du cou, un pull Éric Bompard d'un vert anglais, plus léger. Il le déplia, l'examina, et il eut du plaisir à le retrouver. En particulier, il affectionnait le bord-côte du col, assez épais, dense, et ceux, rétrécis sur les poignets, qui formaient un renflement au bout des manches. Il l'amena sur son visage et s'y plongea avec délices, inspirant sa discrète odeur de lessive au milieu des mailles serrées, s'enivrant de la caresse de cette matière souple et moelleuse. Il l'enfila et l'ajusta soigneusement sur lui, puis il remonta légèrement les manches sur les avant-bras, juste assez pour qu'on vît bien les poignets, dont il trouvait les attaches belles et délicates, mais sans toutefois trop déformer les extrémités des manches. Il prit sa montre sur le petit meuble de chevet et boucla le bracelet en cuir à son bras gauche.

Il choisit un mouchoir propre, et il retourna dans le cabinet de toilette mettre celui de la veille dans le panier à linge. Puis il se peigna en se regardant attentivement, arrangeant sur le front sa longue mèche en biais. Il s'assura que le col de la chemise restât sous celui du pull – il

trouvait que s'il dépassait cela faisait « gamin », le pire étant quand un coin était sorti et l'autre non !... Il examina ses ongles. Encore qu'ils ne fussent pas bien sales, il les récura tout de même soigneusement.

Il revint dans sa chambre. En rabattant sa couette pour paraître avoir fait son lit, il sentit qu'elle était encore chaude. Il passa la main dessous, et il eut envie de retourner s'allonger dans cette moelleuse douceur, de retrouver la trace que son corps avait laissée là, en compagnie de Félix... Il se fit violence pour s'écarter.

Il avisa le pull violine resté en vrac. Il l'étala face sur le lit, en ramena les manches par derrière, et le plia soigneusement. Il ressentait un vrai plaisir à manier ses vêtements, à les toucher, s'en occuper. Il le rangea dans l'armoire ; peut-être ne s'en servirait-il plus avant l'hiver prochain.

*

Axel finissait son bol de Ricoré au lait en contemplant les losanges lumineux que le soleil, encore assez bas pour passer sous le toit de l'auvent, dessinait sur la grande table rectangulaire en bois clair. Une bonne partie de la famille était réunie dans la salle à manger, dont l'espace continuait celui de la cuisine. À sa gauche, son père était plongé dans le *Figaro* : monsieur l'architecte Svyetoslav Vassilianov affectait de se tenir au courant des nouvelles du monde, c'était bien plus important que de s'occuper de ses fils. Axel ne l'aimait guère ; perpétuellement absent, il rentrait à des heures tardives, et il était à tout bout de champ parti à l'étranger pour son travail. Mince et plutôt petit de taille – Axel l'avait rejoint –, avec son visage émacié et son menton volontaire, ses paupières finement repliées et ses lèvres épaisses, il paraissait à la fois doux et intelligent, introverti ; mais il pouvait être aussi très sec, voire violent, Axel avait été marqué en particulier par certaines corrections qu'il en avait reçues, enfant, et qu'il ne lui avait jamais pardonnées.

De l'autre côté de la table, les places restaient vides de sa mère qui, ne travaillant pas, prenait rarement la peine de se lever avec eux, et de Maxence qui profitait des horaires irréguliers de la fac pour se permettre des levers tardifs. À sa droite, Félix mangeait ses tartines de beurre et de miel en silence. En face, Xavier était plongé dans son bol. Il aimait bien Félix, avec son visage simple et lisse, éveillé, sa bouille attendrissante, mais Xavier, qui venait d'avoir quatorze ans, était infiniment plus androgyne, plus troublant, plus attirant. Si Félix était un petit amour, Xavier faisait penser à un séraphin, un archange ébouriffé. Sous ses longs cheveux d'un blond doré, à peine cuivré, dont les ondulations partaient librement en tous sens, il semblait perpétuellement perdu dans des rêveries impénétrables. Son regard prenait alors

les teintes d'une eau transparente, gris pâle, dans laquelle n'importe qui se serait noyé. On lui aurait mis deux ailes, les curés l'auraient assis à la droite de Dieu.

Leur père jeta un coup d'œil à sa montre. « Huit heures moins le quart ! Allez, les garçons, faut y aller. Vite. » Il replia son journal et se leva.

Axel finit son bol tranquillement. Dernier des trois, il prit son blouson au portemanteau, l'enfila, et en remonta la fermeture Éclair. D'un cuir brun sombre, il se terminait par une bande serrée de mailles élastiques sur le haut des fesses, au col, et à l'extrémité des manches. Sa mère le lui avait acheté peu de temps auparavant, et il l'adorait. Il attrapa son sac et sortit en tirant la porte derrière lui.

Il avait plu pendant la nuit, et il fut surpris de reconnaître, dans l'air frais et humide du jardin, comme une odeur de fruits de mer. Il releva son col et acheva d'en remonter la tirette jusque sous le menton. Il se sentait bien dans ce blouson, protégé, comme à l'intérieur d'une cosse chaude et confortable. Il remarqua sur la façade que les sinuosités brunes de la vigne vierge s'étoilaient de petites taches d'un vert vif ; les feuilles vernissées ne tarderaient plus à apparaître.

Il suivit ses frères vers les deux voitures garées sous l'auvent. Il observait Xavier qui marchait devant lui en s'amusant à écarter les doigts, en les étirant, puis qui battait des bras comme un oiseau, comme s'il allait s'envoler dans l'air cristallin et rejoindre le ciel. Peut-être était-il conscient qu'il ressemblait à un ange ?... Axel ressentait une véritable attirance pour son puîné qu'il trouvait particulièrement beau, et dont le comportement était si souvent décalé avec celui des garçons de son âge ; depuis toujours, il l'avait regardé comme un être à part.

Xavier s'interrompit quand Félix s'approcha et lui chuchota quelque chose à l'oreille. Arrivés devant le Grand Espace gris métallisé, à côté du coupé cabriolet 207 rouge, Xavier s'instruisit à l'avant, Axel à l'arrière, et Félix à côté de lui.

Leur père démarra. Il recula pour sortir de l'auvent, la grille du jardin s'ouvrit automatiquement, mais ensuite il eut du mal à s'insérer dans la circulation.

« Qu'est-ce qui se passe ? Pourquoi est-ce encore bouché ?! » grommela-t-il.

« Y a le camion poubelle », annonça Xavier qui pouvait le voir de sa place.

« J'espère qu'il va dégager vite ! »

À l'intérieur de la voiture, dont le moteur tournait au ralenti, l'ambiance était confortable, silencieuse, ouatée... Axel remarqua soudain que Xavier fixait deux filles discutant entre elles à l'arrêt de bus : une blonde à cheveux courts, en veste et en jean, plutôt sportive, la tren-

taine ; l'autre, brune à cheveux longs, dans un pull marin et un étroit pantalon blanc, un peu plus jeune et fragile. Elles étaient, chacune à sa façon, d'une beauté assez piquante. Il constata de nouveau que son frère avait les mêmes goûts que lui – sauf pour les garçons.

Son père aussi avait dû surprendre son regard, car il lui dit tout à coup : « Xavier ! Arrête de reluquer les filles comme ça ! Sois un peu plus discret... Sinon un jour y en a une qui va t'envoyer un aller-retour ! »

Axel et Félix pouffèrent ; Xavier grogna et se renfrogna. Le problème fut réglé car le camion ayant avancé, la voiture progressa et l'arrêt de bus fut hors de vue.

Tout à coup, Axel sentit Félix le prendre par le poignet et lui amener la main sur sa cuisse. Il le regarda, estomaqué : il ne prétendait tout de même pas... ?!

« Arrête ! » grommela-t-il.

« S'il te plaît... » supplia Félix tout bas pour ne pas être entendu. Il levait sur lui des yeux de chiot implorant.

Il fut piqué ; l'idée de faire cela dans le dos de leur père était très excitante. Il avança les doigts sur les plis du pantalon en velours du jeune garçon.

Dès que Félix le sentit prendre l'initiative, il se détendit, lui lâcha la main, se laissa aller en arrière sur le dossier, et il ferma les yeux.

Axel le malaxa un moment, doucement, et il reconnut vite la petite crête qui montait à sa rencontre au travers du tissu.

La voiture repartit, et elle eut l'occasion de dépasser le camion des éboueurs, mais la densité de la circulation la condamna à garder une allure réduite.

Axel se pencha à l'oreille de son frère et lui souffla : « Descends-la. » De lui avoir ordonné cela, il sentit son propre membre tressaillir.

Félix ne se fit pas prier et aussitôt abaissa la tirette de son pantalon. Du bout des doigts, Axel s'introduisit dans la fente entrouverte, toucha la douceur du coton blanc, s'avança encore, trouva l'ergot maintenant bien dur et dressé, et il le foula entre ses doigts. Il le malaxa un bon moment en le faisant tourner dans le tissu élastique. Il l'enserrait à la racine, puis il coulissait dessus, alternativement de bas en haut. Il s'arrêta juste sous le gland qu'il ceignit dans la couronne de son pouce et son index.

Félix se mordait la lèvre inférieure pour retenir son envie de gémir ; il était sur le gril. N'y tenant plus, il fit mine d'introduire lui-même les doigts dans sa braguette pour abaisser son slip.

« Non », chuchota Axel. « Tu vas nous faire voir ! »

Il resserra alors sa prise en tirant sur le caleçon pour pouvoir refermer les doigts complètement, et il entama un geste alternatif, plus

sec, plus nerveux. Félix ouvrit une bouche muette, se cramponna à son siège, et il renversa la nuque en arrière.

Rapidement, le jeune garçon fut submergé par la jouissance ; Axel en sentit les soubresauts lui remonter dans le poignet. Il continua son mouvement quelques instants en ralentissant, puis il s'interrompit. Félix avait les pommettes rouge vif.

Il se faufila ensuite sous le slip de son frère, le long du membre chaud qui se défaisait lentement, et, de l'extrémité du majeur, il ramassa un peu d'eau à la pointe. Félix n'éjaculait pas encore, mais dès qu'il était excité il produisait un abondant liquide séminal. Il ressortit la main et la ramena discrètement sous son nez. L'air de rien, il passa ses doigts parfumés sur ses lèvres et, du bout de la langue, il goûta cette essence enfantine, filante, claire. À part d'être légèrement salée, elle n'avait presque pas de goût.

Son père aperçut son geste dans le rétroviseur. « Axel !... qu'est-ce que tu fabriques, encore ?

– Mais rien ! » protesta-t-il. « J'essuyais la bouche de Félix qui avait du miel dessus...

– Et tu te sucés les doigts après ? Tu es dégoûtant ! »

Les deux garçons échangèrent un regard complice. Xavier se retourna pour voir ce qui se passait, et, d'un air dégoûté, il observa Félix qui se tortillait pour refermer son pantalon.

*

Axel regardait, par les grandes vitres, les chênes du parc qui étaient encore noirs et nus comme en hiver, tandis que, devant eux, les marronniers qui jalonnaient le trottoir avaient déjà leurs feuilles. Les jeunes pousses, d'un vert tendre, étirées en forme de pattes palmées, se courbaient dans la lumière de cette matinée ensoleillée et appelaient à se livrer aux douceurs des caresses. Il faisait bon dans la classe, peut-être même un peu trop, et sous les couches de son pull, sa chemise, son tee-shirt, montait en lui une tiédeur qui l'engourdisait. Il sentait ses aisselles proches de la sudation, mais il aimait cela, il en profitait comme un chat qui s'étend sur la fonte d'un radiateur pour s'imprégner de sa chaleur. Il se rendait compte qu'il s'assoupissait petit à petit, qu'il perdait le fil du cours d'Histoire.

Il s'abandonna – il se rattraperait en lisant le manuel ce soir – et, tout en fixant la carte de la guerre 14-18 accrochée au tableau, d'un air détaché il s'accouda sur le bras droit, appuyant le menton dans la main, le bout des doigts repliés sous les narines ; il retrouva la trace du parfum de son petit frère. Le faire jouir dans la voiture de son père lui avait beaucoup plu, et maintenant il avait envie à son tour de se le faire. Soudain, il imagina le jeune garçon sous son pupitre, agenouillé

entre ses cuisses, en train de lui ouvrir le pantalon. Il frissonna ; il ferma les yeux à demi... Puis Félix s'effaça, et il vit Xavier dans cette situation. L'idée de l'ange s'emparant de son membre fut si saisissante qu'il frémit de la pointe du gland jusqu'à la nuque. Il lui devint impérieux de se toucher. L'air de rien, il se redressa, s'accouda à présent sur le côté gauche, et il laissa tomber la main droite sur sa cuisse. Il l'avança discrètement, longea le renflement de son pantalon, et il en eut un nouveau et profond tressaillement. Il fallait qu'un jour il trouvât le moyen que Xavier le lui fit...

Le cours le laissait indifférent, mais non la professeur : elle était très mignonne, une trentaine d'années, une brune aux cheveux mi-longs, mince et fine, une Isabelle Adjani dans sa jeunesse. Sa jolie paire de seins pointait dans le chemisier blanc, et une jupe rouge sombre, s'arrêtant au-dessus des genoux, dévoilait des jambes superbes, droites, parfaites. Tous les élèves en étaient amoureux – même les filles... Il s'échappa dans une rêverie.

C'est la fin de l'heure... « Vassilian, j'ai à vous parler. » Tandis que les autres sortent pour l'interclasse, elle descend de l'estrade et vient droit sur lui en le dévisageant. « Qu'est-ce que vous faisiez sous votre table pendant mon cours ? » Il rougit. « Mais rien, madame... – Bien sûr ! Vous ne faites jamais rien, d'ailleurs ! » Elle s'arrête à côté de lui, s'appuie d'une main sur son dossier, se penche en avant, lui pose l'autre sur le bas-ventre. « Et ça ? C'est de penser à la guerre de 14 qui vous fait cet effet ? Vous voulez qu'on vous aide, peut-être ?! »... Une bouffée de chaleur l'enflamma tandis qu'il imaginait les ongles vernis de rouge lui tripoter la braguette... Elle le frotte au travers, elle a des doigts fins, mais nerveux, et qui l'électrisent. Il est mort de honte, il n'ose même plus regarder devant lui, il baisse les yeux. Il sursaute quand elle lui ouvre soudain le pantalon. Il la sent qui s'insinue, qui le touche au travers de son boxer, et son membre roule entre ses doigts... Il bandait de plus en plus délicieusement, ses bourses remontaient, se rétractaient sous lui... « Levez-vous ! » Très embarrassé, il se glisse hors de sa chaise tandis qu'elle s'assoit cavalièrement sur sa table, par-dessus ses feuilles et son livre. Elle la lui sort, se penche, et soudain l'enveloppe dans ses lèvres. Sous la superbe sensation de se faire emboucher – qu'il avait eu l'occasion de connaître par ailleurs à plusieurs reprises –, de la langue qui le parcourt par-dessous, qui l'entoure et le lèche, du fond resserré de la gorge où son gland vient s'ajuster comme dans un fourreau, il gémit, ferme les yeux, se rattrape des deux mains au bord de la chaise derrière lui. Il la sent qui le torture en lui passant un doigt entre les fesses, qui le sollicite sous les bourses, les enferme, puis, comme des griffes, s'agrippe à la racine de sa verge...

Il sursauta : la sonnerie plaintive grésillant dans le couloir effaçait d'un coup l'image de la professeur courbée devant lui. Il reprit lentement conscience en voyant tout le monde se lever dans un grondement de chaises repoussées... Il referma son livre, son classeur, les rangea dans son sac. Puis il sortit de classe nonchalamment. Dans le couloir, les silhouettes qu'il croisait flottaient légèrement, en suspens, irréelles. Il se dirigea vers les toilettes.

Il eut la chance à cette heure d'affluence de trouver un cabinet libre. Il s'y enferma. Il n'en pouvait plus. Il souleva son pull, dégrafa sa ceinture, défit le bouton et abaissa la braguette. Il descendit le pantalon sur ses cuisses, enfonça les mains dans le boxer et le repoussa sous ses fesses, puis il s'assit sur la cuvette. Il commença par se la faire coulisser doucement dans la paume, pour la retendre progressivement, tout en glissant la main gauche sous son tee-shirt où il se caressa le ventre. Il remonta sur la poitrine, attrapa les bouts de seins entre le pouce et l'index, s'envoyant de superbes décharges dans le cerveau, puis il poursuivit sous ses vêtements, les boursouflant comme un renard faufile dans un terrier, jusqu'à se prendre l'épaule dans la paume. Il trouvait très excitant d'être dans cette situation, à demi nu, à l'intérieur même de l'enceinte du lycée, à se faire des choses illícites... Quand sa verge fut redevenue tout à fait dure et droite, il partit dans un mouvement régulier, lent et ferme.

La professeur d'Histoire dégrafe sa jupe devant lui. Elle porte une petite culotte noire bordée de dentelle qui lui fait beaucoup d'effet – la même que celle de sa mère... Les cuisses sont magnifiques, coupées en deux par la bande élastique des bas fumés. Il s'approche d'elle, l'enlace en la plaquant contre le mur, il l'embrasse. Sa bouche est délicieuse, il lui met la langue, et elle répond en y enroulant la sienne. Il lui prend les seins, les froisse nerveusement dans le chemisier, et elle gémit quand il lui fait glisser le soutien-gorge vers le haut. Il lui passe une main sur le ventre, s'enfonce sous sa culotte, son sexe est trempé, il entre en elle : elle est chaude, en ébullition.

Il accéléra sa friction. Il était près d'exploser, et il renversa la tête en arrière pour laisser l'ondulation qui moutonnait au travers de son corps s'emparer librement de son abdomen. Quand il se sentit partir, il eut juste le temps de rebasculer en avant, au-dessus de la cuvette, et, bouche ouverte sur un cri muet, se contrôlant pour ne pas ahaner les gémissements qui auraient si bien accompagné son plaisir, il observa avec des yeux écarquillés les jets albumineux atterrir sur la faïence d'un blanc cru.

Il resta un long moment, haletant, à regarder les traînées descendre lentement dans le fond et s'étaler dans l'eau immobile, comme des baigneurs dans un lac. La sonnerie de fin de récréation l'obligea

Un ange passe – Axel

de se dépêcher. Il s'essuya avec un bout de papier, se rajusta, tira la chasse.

Lors du cours de physique, il fut longtemps dans une sorte de brouillard confortable, où plus grand-chose autour de lui n'existait.

Le midi

Il sonna. La vieille dame au visage maigre et souriant lui ouvrit.

« Bonjour Patrice ! Comment vas-tu ? Entre. »

En s'avançant dans l'étroit couloir qui sentait l'encaustique, il se fit encore une fois la réflexion que la physionomie des catholiques était si souvent ouverte, radieuse – à l'abri des vaines passions dont lui-même restait la proie impuissante.

Elle referma. Alors qu'elle retournait vers sa cuisine, elle ajouta : « Il faudra un jour que tu m'expliques quelque chose...

– Oui ? » fit-il intimidé.

« Pourquoi t'habilles-tu toujours en noir ? »

Il se sentit piquer un fard. Il ne s'attendait pas à ce qu'elle lui posât une question aussi intime. Sa mère lui achetait ses vêtements, et ils lui plaisaient, ils lui correspondaient, pensait-il, voilà tout.

« Je sais pas...

– Tu ne trouves pas cela trop funèbre, pour un garçon de ton âge ? Tu as dix-sept ans, on est en avril, tu pourrais porter des vêtements plus clairs, non ? »

Il ne sut que répondre. Pour s'échapper, il alla dans le petit cabinet du couloir où il se lava les mains, comme elle l'exigeait avant chaque repas. Il se regarda dans la glace : il trouvait que la simplicité de ce pull à col roulé noir convenait bien à sa figure pâle, ses longs cheveux châtons. Il ne se serait pas vu dans des vêtements éclatants, des sweats de couleur vive, des pantalons clairs, comme ceux que portait un Vassilian.

Il était amoureux fou de cet élève de première. Étant lui-même en terminale, il ne le voyait qu'occasionnellement, dans les couloirs ou dans la cour, parfois dans la rue, à la sortie. Le matin même, il l'avait surpris alors qu'il entrait dans les W.C. et, sur une foucade, l'avait suivi. Qu'espérait-il ?!... Le cabinet voisin s'étant libéré, il s'y était enfermé, effrayé de sa propre audace, avec l'impression de faire un coup d'éclat. Il ne voulait rien d'autre qu'être près de lui, approcher son intimité ; et il avait vécu l'horreur en comprenant ce qui se passait.

Chaque bruit qu'il avait reconnu avait été une torture. Il avait été écartelé entre la désapprobation que le garçon se livrait cyniquement à ce vice dans un lieu public, et le désir d'être avec lui, de le soutenir, l'enlacer, le caresser, de participer même à l'accomplissement de son geste. En vérité, il aurait tellement voulu être l'objet qui occupait son esprit à cet instant, que son image, son être, eût été l'unique source de sa jouissance... Quand il avait entendu la sonnerie, il n'avait pourtant pas réussi à quitter cet endroit sordide. Il savait qu'il allait arriver en retard en cours, qu'il se ferait réprimander, mais il lui était impossible de continuer à exister après cela. À bout d'impuissance, il s'était demandé comment mettre fin à ses jours. Vassilian était trop beau. Les rares fois où il en avait croisé le regard, il s'était senti défaillir, à se trouver mal, à tomber là, à genoux devant ses pieds. Il ne pouvait vivre loin de lui ; il ne pouvait vivre qu'avec lui, enlacé à son corps. Seule l'absence à cet instant d'un outil pour s'ôter la vie l'avait conservé dans l'existence comme dans une prison. Mais il savait que, un jour ou l'autre, son désir deviendrait proprement insupportable, et qu'il accomplirait ce sur quoi l'on ne revient pas.

Il s'essuya les mains – ces belles mains, blanches et délicates, qui ne s'étaient jamais posées sur celui dont il était dévoré... Il rejoignit la salle à manger. Une douzaine d'enfants d'âges divers s'y attablaient. Il prit sa place, sortit la serviette de son rond. Tous bavardaient, faisaient des blagues, insouciant, comme si la vie n'était qu'une plaisanterie, une aventure légère, une occupation futile. Il n'avait, lui, qu'une option pour la supporter : se toucher chaque soir, chaque nuit, s'arracher le désir des entrailles, s'épuiser au fond du lit, en s'imaginant vainement prendre dans ses bras celui qui, en toute vraisemblance, ignorait jusqu'à son existence... Le silence se fit, et la maîtresse de maison dit le bénédicité.

*

En poussant la porte d'entrée, Axel tomba sur sa mère qui traversait la salle à manger en direction de la cuisine. « Tiens ! te voilà ?... » fit-elle, surprise. « Tu n'es pas resté à la cantine ?

– Non, j'ai cours qu'à 3 heures. »

Elle le prit par la nuque et l'embrassa tendrement sur la joue en lui enfonçant les doigts sous les cheveux.

« Hmm, tu sens bon... Tu as la peau fraîche... » Elle s'écarta en riant doucement : « Je sens la chair fraîche !... » Puis, plus sérieuse, le contemplant : « Tu es en beauté, mon fils : ce soleil de printemps te réussit ! »

Un peu gêné, il posa son sac sur une chaise, enleva son blouson. Il sentait sur lui les yeux de sa mère, soudain brillants.

« Tu n'es pas trop pressé pour déjeuner ?... Puisque tu ne recommences qu'à 3 heures... Viens donc un peu avec moi : ça fait longtemps que je ne t'ai pas vu... »

Il gémit : « Maman, non, j'ai un contrôle de math cet aprèm', faut que je révise... »

– Bah, tu réviseras en mangeant. De toute façon, si tu n'es pas prêt, ce n'est plus maintenant que tu vas te rattraper. Viens, mon chéri. Juste cinq minutes », insista-t-elle. « Il n'y a que nous à la maison, on est tranquilles... » Elle le prit par la main, l'entraîna.

Il la suivit sans protester davantage. Il ne pouvait pas lui avouer qu'il s'était déjà épuisé à la récréation de 10 heures. Dans l'escalier, elle le fit passer devant elle, et il sentait son regard attaché à ses fesses. Cela le gênait et l'excitait à la fois.

« Tu as ressorti ce pull ? Il est beau ; il te va bien... Je crois que je l'avais trouvé à Nantes, non ? Aux Galeries Lafayette, l'année dernière... »

Arrivés sur le palier, elle lui mit la main sur l'épaule et, d'une pression affectueuse où il sentait déjà quelque impatience, elle le fit pénétrer dans la grande chambre ensoleillée. Comme chaque fois qu'il y entra, le vaste lit recouvert d'une peau ocellée l'impressionna confusément. Elle referma derrière eux soigneusement, et déposa sur la table de chevet le téléphone dont elle ne se séparait jamais.

Elle se planta devant lui et, plongeant les yeux au fond des siens, elle lui posa doucement le bout des doigts sur la poitrine où, frôlant son pull, elle dessina tendrement quelques méandres. « Il est vraiment très doux... »

Il était gêné par son sourire plein de promesses. Ils étaient maintenant presque de la même taille – sa mère légèrement plus grande que son père, d'où certainement un complexe chez ce dernier –, et si elle était plus âgée que la professeur d'Histoire – cela se voyait à la peau qui n'était plus si éclatante – elle restait très belle, attirante. Ses épais cheveux blonds, qu'elle laissait lâchés sur les épaules, entouraient son regard pénétrant, ses prunelles bleu-gris dont Xavier avait hérité, et surtout une bouche superbe, encore bien en chair, parfaitement dessinée, d'un rose corail qu'un peu de *gloss* suffisait à éclairer. Elle portait plusieurs fins colliers dorés, négligemment entremêlés dans l'échancre de son chemisier ivoire, et son avant-bras s'ornait de bracelets ciselés.

Elle descendit la main, la lui passa sur le ventre, et la recroquevilla sur le devant de son pantalon où elle lui empauma la braguette. Il frissonna. En sentant son membre se réveiller, il baissa les yeux, sans pouvoir soutenir son regard davantage. Plus un mot n'était échangé, il n'y avait de bruit dans la pièce que le cri des oiseaux entrant par la fenêtre entrouverte, auquel se mêlait le froissement du tissu qu'elle ma-

laxait doucement. En se rendant compte qu'il grandissait sous ses doigts, il fut repris d'excitation. Malgré lui, il desserra les lèvres, cherchant l'air. La fatigue consécutive à son soulagement dans les toilettes, quelques heures plus tôt, était oubliée.

De la main gauche, elle défit les premiers boutons de son corsage, l'écarta, dégrafa le soutien-gorge noir qui s'ouvrait par-devant, et libéra les seins : elle avait toujours une belle poitrine, ferme, avec un grain fin, une forme en poire qui le troublait chaque fois qu'il la voyait.

Elle lui lâcha la braguette, le reprit derrière la nuque, et le courba sur elle. Il entrouvrit docilement les lèvres, s'empara d'une des pointes rousses qu'il avait tétées bébé, qu'il avait retrouvées depuis près de quatre années maintenant, et dont il ne se lassait pas. Il les suçait alternativement, les sollicitant du bout de la langue, les aspirant, les mordillant à peine comme elle lui avait appris à le faire. Il l'entendait gémir tandis qu'elle renversait la tête, qu'elle lui passait la main dans les cheveux, le serrait contre elle. Il fut de nouveau enivré par le parfum qui émanait de la peau tiède, par la douceur de la chair, par les petits tressaillements qui la parcouraient.

Elle s'écarta. Lui attrapant le pull par le bas, elle le lui tira par la tête.

« Oh, non, c'est pas le moment », protesta-t-il en ressortant ébouriffé, la chemisette à demi hors du pantalon. « J'ai pas beaucoup de temps. Et puis... j'ai faim.

– Quoi ? tu préfères satisfaire ton ventre que ta mère ? » fit-elle en faisant mine de se fâcher. « Tu vas voir ! »

Elle s'assit sur le bord du grand lit recouvert de la fourrure fauve et, l'attrapant par la ceinture, elle l'attira près d'elle. Elle le défit rapidement, et elle lui descendit le pantalon sur les cuisses. Il ne pouvait s'empêcher d'être troublé en se faisant manipuler comme un petit enfant...

« Tu mérites vraiment une bonne fessée, oui ! »

Elle le saisit par le bras et le força de se coucher en travers de ses genoux ; il sentit qu'elle lui retournait le boxer sur les cuisses. Même si cette « fausse fessée » n'était entre eux qu'un jeu qu'il connaissait et auquel il s'abandonnait avec amusement, il en ressentit tout de même une certaine humiliation. Cependant, se rappelant le temps où il recevait les véritables raclées de son père, cette parodie lui était aussi une manière de vengeance, car elle faisait tomber en dérision les châtiments paternels qu'elle ramenait à un jeu sexuel.

Elle commença par lui caresser les fesses, passant et repassant dessus, s'enfonçant entre ses cuisses, lui touchant les bourses. Il tressaillit. Il adorait comment elle promenait ses ongles effilés sur ses organes durcis.

Puis, tout d'un coup, une vigoureuse claque sur ses fesses résonna dans la chambre silencieuse. Il se mordit les lèvres pour ne pas crier de surprise. Elle le frappa encore, à trois reprises, tout aussi énergiquement, plus vivement qu'elle ne l'avait fait les fois précédentes. Le derrière rapidement lui brûla au-delà de ce qu'il était agréable, et il remua en se tortillant ; il ne put s'empêcher de gémir.

Elle s'interrompit. « Ça y est ? Tu as compris ? Tu en as assez ? »

Il ne répondit pas. En réalité, il appréciait la chaleur que lui provoquait cette douleur modérée, et surtout d'en sentir ensuite la résonance s'éteindre lentement en lui ; il savait que ce qu'il venait de recevoir allait vite s'effacer.

« Non ?... » Comme il ne disait rien, elle se remit à le frapper, tout aussi vigoureusement. « De toute façon, ça te fait du bien ! Ça t'endurcit un peu... Si tu voyais tes fesses... elles sont toutes rouges ! Vraiment très jolies !... »

La douleur à présent dépassait le seuil du supportable. « Aïe... Arrête... Ça fait mal... » Il se trémoussa pour lui échapper.

Elle rit joyeusement : « Bien sûr, que ça fait mal ! Pourquoi sinon crois-tu que je m'échinerais sur ton derrière ? »

Elle le fit alors rouler dos contre le lit, et elle grimpa sur lui, s'asseyant à califourchon sur ses tibias. « Mon petit chéri, » minaudait-elle, « attends, je vais te consoler avec ta gâterie préférée. » Et, se courbant sur son ventre, elle le prit en bouche.

Aussitôt, il ferma les yeux et s'abandonna. Il sentit, enserré par la bouche de sa mère, son organe achever de gonfler comme un ballon happé par une dépression. Il devait admettre que c'était délicieux, qu'elle savait y faire, que cela en valait la peine. Bientôt son gland heurta la gorge au fond de laquelle il était aspiré, et il gémit. Il avait oublié qu'il avait faim, qu'il avait un contrôle de math dans deux heures, il avait oublié le lycée, il avait oublié sa vie, il était tout dans la sensation de cet instant où, à l'épanouissement de son sexe, se mêlait l'inflammation de ses fesses qui continuait de l'irradier doucement.

Elle se redressa en souriant : « Ah, tu ne protestes plus, maintenant, hein ? »

Elle lui déboutonna la chemisette et, la lui repoussant sur les épaules, elle lui caressa la poitrine au travers du tee-shirt.

« Tu es chaud là... Tu es tout le temps chaud comme ça, à l'intérieur, quand tu es en classe ?... »

Elle continuait de le malaxer avec une résolution pleine d'ardeur, et il sentait le plaisir qu'elle avait à le prendre.

« Si les filles savaient comme tu es chaud, elles te sauteraient dessus... » Elle gloussa. « Peut-être bien que les garçons aussi, d'ailleurs,

non ?... » Puis elle changea de ton : « Mais, je te préviens, ils n'ont pas intérêt ! » Mi-sérieuse, mi-plaisantant, elle avait pris un air menaçant.

Elle enfonça son majeur dans sa bouche et le ressortit tout luisant de salive. Il sursauta quand elle le lui passa entre les cuisses, cherchant délicatement sa petite entrée.

Il gémit en se resserrant. « Non, arrête... » Il n'aimait cela qu'à demi.

Mais elle n'écoutait pas. Il sentit son ongle pointer son orifice. Et elle poussa doucement, mais fermement.

Il finit par céder, se laissa ouvrir, et elle pénétra peu à peu en lui. Il frissonna. Tout préparé qu'il fût à ce qui l'attendait, il ne put s'empêcher d'être à nouveau profondément troublé par cette intromission perverse. Les fines phalanges de sa mère alternaient avec les articulations un peu plus saillantes qui repoussaient son petit anneau, et il ressentait à mesure qu'elle s'enfonçait des vagues électriques qui se succédaient au plus profond de lui, qui le faisaient défaillir. Il se mordit les lèvres. Puis la main vint buter contre lui, en fin de course, le pouce et l'index s'accouplant à la racine de sa cuisse, le petit doigt sur l'autre fesse, tandis que sur l'annulaire, qui s'avancé plus loin dans sa raie, un angle pointu le piquait assez douloureusement ; il gémit en comprenant qu'elle avait retourné sa bague et s'en servait pour l'aiguillonner.

« Allez, dis-moi que tu aimes quand je te fais cela... » Et elle reculait et renfonçait son doigt, tranquillement, régulièrement, tout en le griffant légèrement entre les fesses.

Il ne répondit pas. Il avait passablement débandé. En cet instant, toutes ses sensations étaient concentrées à l'intérieur, dans ses viscères, dans cette partie de son corps dont il n'avait seulement pas conscience le reste du temps, et dont l'excitation lui produisait à chaque fois un effet d'une étrange intensité. Quand elle voulait le lui faire, il n'en avait pas envie ; mais quand elle le lui faisait, il n'aurait pas souhaité qu'elle arrêtât.

Soudain le téléphone de sa mère sonna. Sans retirer son doigt, de l'autre main elle attrapa l'appareil.

« Allô ?... Ah ! Aurore ? *Hello darling...* »

Il sut qu'elle parlait à cette petite Eurasienne qu'elle avait rencontrée depuis quelques semaines et dont la beauté androgyne lui avait fait perdre la tête, au point de passer avec elle des journées entières, à l'insu de son mari, sous couvert d'un stage de sculpture.

« ... Si, à vrai dire, tu me déranges un peu, ma chérie... Là, juste en ce moment, je suis en train de doigter mon fils... Non, le cadet, Axel... S'il aime ça ? *I bet he does !... This boy is like a cat*, il aime

toutes les caresses... Tu sais, il a seize ans, déjà, il est dans ses derniers chatolements... il faut que je me dépêche de profiter de lui !... »

Sans vergogne, elle avait recommencé de le parcourir, renfonçant son doigt tout en le regardant dans les yeux, sans cacher le plaisir pervers qu'elle avait de parler de lui avec une inconnue tout en le poluant.

« Maxence ? Oh ! non, j'ai abandonné depuis longtemps... Si, si, sans doute un jour je m'occuperai de Xavier. Félix, il est encore très jeune... Naturellement, bien sûr, ils sont tous très beaux, très doux... Mais, à la vérité, Axel, c'est mon "mignon", ma "favorite" !... *I'm crazy about him : he's an angel...* »

Il ne bandait pratiquement plus, perturbé par ce coup de fil fâcheux, mais il était amusé d'entendre les petits secrets de sa mère, et assez flatté qu'elle déclarât le préférer !

« ... Oui... Je sais... Mais, justement, ces derniers temps, je me suis beaucoup occupé de toi, ma chérie, et j'ai un peu délaissé mon fils... »

Elle retira son doigt et se le passa sous le nez, en affectant de le sentir avec délices.

« Bon, je te laisse, ma douce. Qu'est-ce qu'on est, aujourd'hui ? mardi ?... O.K., je te vois après-demain, au Mercure ?... Je t'embrasse... *I love you !* » Elle raccrocha et jeta le téléphone plus loin sur le lit.

Elle se pencha et resta un instant suspendue au-dessus de son visage : « *And I love you too*, mon chéri. » À son tour, elle lui passa le majeur sous le nez, comme pour partager un incomparable parfum.

Il en fut plutôt écœuré. Pourtant, d'habitude aux W.C., quand il lui arrivait de sentir les odeurs qui sortaient de lui, cela ne le gênait pas tant que ça. Mais là, c'était comme s'il s'agissait de celle d'un autre.

Enfin, elle s'abaissa lentement, et elle n'eut pas peur de lui prendre le visage entre les mains, l'emprisonnant dans ses doigts écartés comme des serres, le pouce s'appuyant sur la pommette, l'index et le majeur encadrant l'oreille – celui maculé pas moins que l'autre... –, l'annulaire et le petit doigt se glissant sous les cheveux vers la nuque. Elle l'embrassa sur la bouche, très délicatement, très tendrement ; il se laissa faire.

Elle lui écarta les lèvres doucement, et, soudain, il fut bousculé par une langue durcie qui s'enfonça en lui. Vive, impérieuse, elle le parcourut, le fouilla de part en part, comme si elle le découvrait à neuf. Elle accompagna cette possession d'une nouvelle emprise sur son sexe, et il se remit instantanément à bander. Elle était experte dans ce baiser, et cela durait, elle ne se lassait pas d'imprimer ses lèvres sur les siennes, on aurait dit qu'elle se faisait un shoot d'héroïne.

Elle se redressa enfin. Elle ouvrit le tiroir de sa table de chevet et en sortit un sachet argenté. « Allez viens, tu vas mettre ton capuchon... » Elle le déchira et en tira le préservatif dont elle posa délicatement l'anneau sur la verge dressée. Elle l'enfila avec des gestes adroits, le déroulant soigneusement dans le cercle de son pouce et son index. « Tu voudrais pas te faire un petit frère, tout de même ? » Elle s'esclaffa, d'un rire clair et insouciant.

Elle s'allongea sur le dos et retroussa sa jupe sur le ventre. « Viens ! » lui murmura-t-elle d'une voix soudain devenue sourde.

Il se redressa machinalement sur un coude, et il la contempla tandis qu'elle baissait, sur ses longues jambes gainées de bas ambrés, la petite culotte de dentelle noire dont l'envers était déjà tout constellé de fils brillants. À son âge, sa mère restait très sexy, très séduisante. Il tarda juste pour la faire enrager à son tour.

« Viens ! » insista-t-elle. Elle mit la main sur son sexe durci et le manipula un peu au travers de sa pellicule huilée, sans pouvoir déguiser son impatience. « Dépêche-toi avant que le soufflé ne retombe ! »

Il n'y avait guère de risque. Maintenant qu'il était excité, il ne pensait plus qu'à s'assouvir, et cette fois pleinement, non pas à la sauvette comme tout à l'heure. Il se dressa, vint sur elle à quatre pattes, la surplomba. Elle écarta les jambes, le prit à bras-le-corps, et l'attira sur elle. Il se laissa doucement descendre, il sentit qu'elle attrapait son membre, qu'elle le dirigeait, jusqu'à ce que la pointe en touchât la chair qui l'attendait. Il s'enfonça. Aussitôt, il poussa un soupir de bonheur. Son vagin était trempé, merveilleusement actif, frémissant, traversé de remous incroyables. Il l'enveloppait, à la lettre, « maternellement » ; il l'engloutissait dans une affluence océane.

Il s'allongea sur elle de tout son long pour profiter de son corps, lui plongeant le visage dans le cou, s'enfouissant dans la masse opulente et blonde, légèrement parfumée, capiteuse. Elle lui planta de nouveau les ongles dans les cheveux, l'ébouriffant et le parcourant en tous sens, puis elle descendit, lui repoussa la chemisette sur les reins, où elle se mit à le caresser et l'égratigner tour à tour. Il restait dans cette faille comme s'il souhaitait y prendre racine, entrer dans le labyrinthe du Minotaure, retrouver la grotte originelle, retourner à l'heure de sa création. Il aurait voulu demeurer éternellement comme cela, au fond d'elle, figé, à guetter les flux et les reflux des muqueuses qui l'enserraient, tandis que les ongles lui griffaient le dos pour exacerber son désir.

Cependant, le besoin impérieux monta, le brûla, l'obligea contre sa volonté à se mettre en mouvement. Il se redressa à bout de bras, arquant les reins, ressortit, replongea, ressortit, revint.... Rapidement, la tension interne fut si vive qu'il dut s'immobiliser, en danseuse, la

pointe du sexe sur le bord des lèvres, respirant profondément pour se contrôler.

« Retiens-toi, mon chéri », murmura-t-elle. « Je veux encore jouer avec toi... » Elle le repoussa doucement jusqu'à ce qu'il roulât sur le dos.

Il était dans cet état difficile où il avait autant envie d'accomplir son plaisir que de le faire durer, mais sa mère avait choisi pour lui. Il sentit qu'elle lui délaçait ses Clarks et les laissait tomber, attrapait le pantalon par le bas et le tirait. Puis elle le débarrassa de son boxer.

Elle chercha tout au fond du tiroir resté ouvert, et en sortit un godemiché en plastique, d'un rose chair plutôt vif. « Je les ai achetés pour toi ! J'en ai pris tout un choix... »

– Oh, non », gémit-il. « Ça doit faire mal, ce truc... »

– Bah ! » fit-elle, « tu connais pas. Au début, ça tire un peu, oui, quand on n'est pas habitué ; mais, tu verras, après, tu en redemanderas. Les doigts fourrés, c'était bon lorsque tu avais douze ans ! Tu as grandi, maintenant : tu n'as pas envie de goûter à autre chose ? Moi, j'adore ça.

– C'est trop gros... » protesta-t-il, inquiet.

« Bon, bon », fit-elle, conciliante, en rangeant le gadget pour en prendre un plus mince. « Tu as raison : autant y aller progressivement. » Elle lui replia les jambes en les écartant, elle s'installa face à lui, et, après avoir passé le godemiché sur sa vulve pour le mouiller de cyprine, elle le lui plaça sur l'anus. « Détends-toi, mon chéri. Fais-toi souple, laisse-toi faire. Ouvre-toi pour bien le prendre... »

Il ferma les yeux et essaya de suivre ses conseils ; il était comme « en couches », dirigé par une sage-femme, et de fait c'était bien une sorte de naissance pour lui, une nouvelle expérience. Il sentit le rond du gadget lui repousser l'anus plus facilement qu'il ne l'avait craint, et il se détendit effectivement. Le cylindre alors s'introduisit sans beaucoup de difficultés et, tandis qu'il retenait son souffle avec appréhension, il en suivit la lente progression à l'intérieur de son corps frissonnant.

Elle eut un sourire sarcastique : « Même si tu devais devenir pédé, j'aurais été tout de même la première, là aussi ! »

« Les autres » effrayaient sa mère : elle ne supportait pas l'idée qu'une fille ou un garçon pût s'approcher de ses fils.

Elle le caressait lentement, retirant le membre de latex, puis le renfonçant petit à petit, bien au fond. Il avait de nouveau en partie débandé, mais, un peu rassuré, il se laissait aller, il suivait les voyages dans un sens puis dans l'autre de cet *alien* qui lui écartait les muqueuses, passant du moment où il soupirait d'aise de pouvoir le repousser comme un étron à celui, plus douloureux, où il revenait

l'ouvrir, jusqu'à ce que la garde lui cognât entre les cuisses. Et il reconnaisait qu'il y avait là une sensation troublante.

« En fait, tu aimerais devenir pédé ? Non ?... Je suis sûre pourtant qu'il y a plein de beaux messieurs qui aimeraient faire ta connaissance !... » Elle rit avec gourmandise.

L'esprit d'Axel se mit sur ses gardes. Sa mère avait l'art de lancer des lignes pour voir si elle n'en ramènerait pas quelque chose. Il savait qu'elle ne supportait pas l'idée que quiconque, mâle ou femelle, s'approchât de ses fils.

Elle le pourfendait de plus en plus lentement, de plus en plus sensuellement. « Non, ce n'est pas ton genre... Et... enfiler de jolis garçons ? Mmmh ?... Ça, oui, je t'imagine davantage. Qu'est-ce que t'en dis ?... T'aimerais pas te faire un Xavier, par exemple ? Il est super-mignon, non ? »

Les signaux passèrent de l'orange au rouge clignotant. Il y avait longtemps que Xavier l'attirait, mais il n'avait absolument pas envie qu'elle s'en doutât, et encore moins qu'elle s'en mêlât ! Le plus sûr était de ne pas répondre, il ne risquerait pas de se trahir. Il affecta d'être tout dans les sensations qu'elle lui procurait, et accentua ses gémissements douloureux.

Abandonnant la prothèse fichée en lui, elle s'avança, l'enjamba en se plaçant à califourchon au-dessus de lui, et elle lui prit le membre à demi dur qu'elle pointa sur sa fente ; sa main se refermant dessus suffit à le tendre de nouveau. Elle le pressa cependant encore un peu dans sa paume, le fit rouler, et, dès qu'il fût bien raide, lentement, elle se laissa venir sur lui. Il poussa un long soupir. Cette pénétration passive aussi était délicieuse...

Assise sur lui, elle remonta les reins, les redescendit, et ce fut un tourbillon merveilleux, il était entraîné dans une ronde d'éclairs blancs qui le brûlaient de part en part, il était enivré par la sublime sensation de sa verge disparaissant dans cette enveloppe chaude et tactile.

Elle eut malheureusement la mauvaise idée de reprendre ce manche qui dépassait de lui, de prétendre recommencer à l'actionner, et il gémit, impératif : « Non... arrête ça... »

Elle lâcha le gode, s'immobilisa en se courbant sur lui, et fit mine de demander : « "Arrêter" quoi ?... Tu n'aimes pas ?... » Et elle contractait son vagin sur lui.

L'interruption du mouvement sur lequel son cerveau s'était concentré lui fut cruelle ; et pas moins que les pressions qu'il subissait, intenses, sournaises. Il grogna, en ayant du mal à articuler : « Si... continue... »

Elle arrêta de le torturer, et, se couchant sur lui, l'enlaçant à pleins bras, elle le reprit dans une reptation onduleuse, claquant contre son

ventre comme un ressac. Alors il s'accrocha, et il l'accompagna, donnant des reins à rebours, venant buter à sa rencontre.

Quand il jouit enfin, envoyant sa semence au fond du petit sachet qui la recueillait, cela déclencha également le long plaisir de sa mère. Elle fut parcourue de spasmes frénétiques, lui serrant la tête contre elle, lui griffant le dos avec les ongles, se cramponnant et le secouant furieusement.

Finalement, elle s'affaissa, mais même alors elle continuait d'être traversée de profonds tressaillements, comme des mouvements tectoniques qui suivent une éruption.

De longues minutes plus tard, après avoir repris son souffle, elle roula sur le côté. Elle se redressa, et elle lui ôta le godemiché qu'elle rejeta au loin ; il tomba par terre sur les vêtements où il resta, rose en travers du pull vert. Elle lui retira également le préservatif, prenant soin que rien n'en coulât sur le lit, le noua, et l'enferma dans son poing – il savait qu'elle allait scrupuleusement faire disparaître ces « pièces à conviction »...

Puis, elle examina le champ de bataille autour d'eux et gémit : « Va te doucher, maintenant, Axel... Et tu penseras à changer de caleçon, n'est-ce pas... Ensuite, tu iras manger. »

L'après-midi

Sophie s'étonna, quand l'après-midi elle vit Axel Vassilian revenir en classe, qu'il ne portât pas les mêmes vêtements que le matin. Elle était certaine de ne pas se tromper : elle était raide dingue de lui, c'était le plus beau de tous les élèves de la classe, un peu languide peut-être avec son éternelle mèche qui lui traversait le front et lui masquait à demi le regard, mais cet air évanescent la rendait molle, lui ôtait toute capacité de résister, la faisait défaillir. Son nom même était magnifique : il s'appelait « Vassilianov », ce qui dans son imaginaire le faisait originaire des steppes et descendant des Kalmouks – encore qu'elle n'eût aucune idée d'à quoi ressemblait un Kalmouk. Et, autant elle trouvait « Alex » vulgaire, autant la permutation des consonnes dans « Axel » lui apparaissait d'une grande élégance... Elle attachait beaucoup d'importance aux détails vestimentaires des garçons, même les plus insignifiants, comme l'aspect de leurs chaussettes : elle guettait celles trop courtes, ou en accordéon, ou d'une vilaine couleur, ou les noires avec lesquelles elle les suspectait de dissimuler leur malpropreté ; ce fragment d'intimité, qui souvent se révélait entre le pantalon et la chaussure, permettait de deviner le soin qu'ils avaient d'eux. Or, celles d'Axel étaient toujours impeccablement blanches, hautes, bien tirées quand il arrivait au lycée, ne cédant qu'au fil de la journée pour s'abaisser en plis gracieux, presque féminins, qui l'émouvaient plus qu'elle ne voulait le reconnaître... Et, ce matin, il portait un pull vert vif et un pantalon beige, elle aurait pu en jurer, alors qu'il était maintenant vêtu d'un polo Lacoste vert bouteille et d'un pantalon blanc ! Il se serait donc changé en rentrant déjeuner chez lui ? Cela lui parut, pour un garçon, d'un raffinement extraordinaire. Elle en fut affaiblie... Elle l'imagina dans sa chambre qui se déshabillait, elle le voyait torse nu qui choisissait de nouveaux vêtements, qui enfilait un tee-shirt repassé... Elle l'« imaginait », mais il avait bien fallu que cette scène eût existé puisqu'il s'était effectivement changé. Elle aurait tellement aimé assister à ce moment !... Elle lui jeta un bref coup d'œil et l'observa de profil, penché sur sa copie, la mèche retombant devant les yeux, l'air rêveur plus que concentré. Et, sans se

l'expliquer, elle voyait une sorte d'alliance dans le bracelet en cuir qui lui ceignait le poignet, le symbole du lien qu'elle aurait voulu partager avec lui.

Soudain, il se redressa, enfonça la main dans sa poche, et en tira un mouchoir qu'il déplia. Il le porta au visage, souffla discrètement dedans à deux reprises, puis il le roula et le rempocha. Se servir d'un mouchoir avait quelque chose de désuet, trouvait-elle, d'incongru, presque de ridicule pour tout autre garçon. Mais Axel avait une grâce, une désinvolture, qui rendait cet accessoire naturel... Un instant, quand il s'était redressé pour le sortir de sa poche, elle avait cru qu'il allait se lever, et, dans un rêve éveillé, elle l'avait vu venir à elle, la prendre par les épaules, lui poser tendrement ses lèvres sur la bouche... À l'idée de ce baiser, une chaleur monta en elle, la fente entre ses cuisses se gonfla d'une moiteur électrique, et cette émotion se répandit jusqu'au bout de sa poitrine ; les seins lui firent mal, durs comme des pointes de fer... Elle eut beaucoup de difficultés à reporter son attention sur l'énoncé du contrôle de mathématique.

Dès qu'elle eut rendu sa copie, elle se précipita en direction des toilettes. La porte refermée, elle s'adossa au mur, debout, passa les mains sous sa jupe, et abaissa sa culotte jusqu'aux chevilles. Elle écarta un peu les pieds, autant que le petit élastique le lui permettait, et, en retenant la jupe de la main gauche, elle se caressa de l'autre le ventre doucement ; elle adorait le contact souple et tiède de sa chair, si tendre en cet endroit. Elle descendit sur son pubis, un peu trop vite, et la pointe de son doigt heurta son bouton, lui envoyant une décharge liminaire d'une intensité prometteuse. Elle ramena la main, contourna sa petite éminence, et avec lenteur elle s'enfonça l'index et le majeur accouplés le long de la naissance de la cuisse, profitant sensuellement de la peau de l'aîne, si délicate, si fine. Et tout en montant et redescendant d'un côté puis de l'autre, en se caressant longuement dans ces fentes étroites, elle se remémorait la silhouette d'Axel quand il était entré en classe, magnifique dans son polo vert profond, son pantalon blanc immaculé, ses cheveux lisses négligemment coiffés sur le côté. Elle revint sur son ventre avant de replonger le long de sa cuisse, et elle le revoyait, avec sa démarche de chat, son air de ne pas y toucher, comme s'il ne remarquait pas les regards qui convergeaient vers lui. Elle s'enfonça la main plus loin, entre ses jambes entrouvertes, et elle se faufila jusqu'au bout, dans le sillon de ses fesses. Elle palpa longuement son petit nid froncé, sans découvrir, cette fois non plus, pourquoi les élancements qu'elle en tirait étaient si délicieux. Elle remonta d'un seul doigt entre ses lèvres, et, frissonnante, elle en ramena l'humidité, l'étalant en rond autour de la fine crête, tout en haut.

Les jambes molles, elle se laissa glisser, le dos contre le mur, en s'ouvrant comme un livre. Quand elle fut accroupie, et seulement à ce

moment, elle caressa son bourgeon sensible, exposé tel un œil au milieu de ses lèvres écarquillées, tout luisant de ses mucosités – et elle le massait, le tournait, le repoussait. Elle ferma les yeux ; les impressions grossissaient sourdement. Sa main gauche s'enfonça sous le chemisier, remonta le soutien-gorge au-dessus de sa poitrine, puis, d'un doigt, elle suivit lentement la base de son jeune sein, l'entourant dans un cercle qui se réduisait à chaque tour, pour finir par appuyer sur l'aréole durcie. Son téton érigé était maintenant douloureusement sensible, et elle passa de l'un à l'autre pour équilibrer les sensations. Hagarde, elle rouvrit les paupières. Son regard erra sur le sol devant elle, sur le carrelage gris, et elle voyait au travers Axel à demi nu, comme s'il était allongé sous elle, entre ses jambes, comme si elle le dominait. Elle se remémorait chaque détail de son visage, ses longs cheveux flottants, ses prunelles d'un brun doré, son sourire ravageur dans lequel elle se noyait. Enfin, elle descendit à l'intérieur de ses petites lèvres, elle joua avec la paroi flexible qui interdisait l'entrée de son intimité, et elle la pressa doucement en rêvant au jour où... Elle se sentit défaillir à l'idée qu'une partie durcie d'Axel pourrait s'avancer ici, la perforer, s'enfoncer en elle, la remplir...

La jouissance monta d'un cran. Elle vit qu'elle s'était répandue sur le sol en quelques gouttes éparses et luisantes. Elle se trouva sale, malpropre ; ce qu'elle faisait là, à côté de cette cuvette obscènement ouverte, était indécent, inconvenant ; par-dessus tout, elle n'aurait pas voulu qu'Axel la découvrit dans cette situation ! Mais, à défaut de le connaître réellement, c'était un pis-aller, le seul qui pouvait la soulager. Elle revint sur son bouton et le provoqua d'un geste plus vif, plus rapide, impatient. La vague chaude grossit encore et, d'un coup, l'envahit entièrement. Sur le carrelage, les taches rondes se superposèrent, s'élargirent. Elle renversa la tête en arrière et ne put retenir un bref gémissement. Partagée entre le bonheur de penser à lui et la frustration brûlante de ne pas l'avoir, elle jouit longuement, en se mordant la lèvre inférieure pour étouffer son cri. Elle aurait été prête à se damner pour l'avoir là, sous elle, et venir s'empaler sur lui. Elle avait un tel désir de le posséder !... Elle fut parcourue par une suite de comètes qui explosaient au fond de son corps, l'une après l'autre, sans fin.

*

Quand le soir Axel sortit du lycée, il traversa la rue, et il alla s'adosser négligemment à l'abri de bus. En attendant, désœuvré, il leva les yeux et observa le ciel. Des nuages effilochés, gris pâle, liserés d'or, glissaient au-dessus de lui avec indolence dans la voûte d'un bleu laiteux ; d'autres, à l'horizon, accumulaient des masses plus denses, plus sombres, qui annonçaient la pluie. Il trouva ce mélange de

douceur et de menace en harmonie avec son état d'âme, avec ce qu'il éprouvait à cet instant, sans qu'il sût dire comment, pourquoi... Il ne faisait plus si chaud ; il referma le zip de son blouson jusqu'en haut. C'était aussi une façon de se protéger, de se renfermer dans sa coquille, de décliner implicitement les offres que la plupart des filles, et bien des garçons, lui portaient au travers de leurs regards appuyés.

Au milieu d'un groupe de filles qui arrivaient en jacassant, il remarqua une petite blonde à l'air provocant, peut-être encore en troisième, ou même en quatrième. Sa bouche étroite et pulpeuse s'avavançait comme pour donner des baisers, et ses longs cheveux lâchés, qui lui tombaient en écharpe de part et d'autre de sa poitrine naissante, encadraient des yeux brillants, vert clair. Elle portait un petit blouson en jean, par-dessus un sweat blanc où était imprimé un tigre rugissant, un short rose bonbon hyper-court qui cachait à peine le bas de ses fesses, et elle était pieds nus dans des tennis vert pâle. Elle lui parut particulièrement excitante, très précoce pour son âge, à la fois ingénue et délurée, fragile et vénéneuse. Il se demandait comment ses parents la laissaient aller au collège dans cette tenue ! Pour sa part, il l'aurait bien entraînée sous une porte cochère. Il l'aurait embrassée en la violant avec la langue, et il aurait passé les mains sous le blouson pour peloter les jeunes seins dans le sweat moelleux. Il aurait descendu la glissière du short rose, repoussé la petite culotte, et, faufilant son membre, il l'aurait dépucelée assez brutalement. Peut-être même, ensuite, l'aurait-il prise par derrière – elle paraissait suffisamment vicieuse pour accepter cela. Une érection monta dans son pantalon et il laissa son sac glisser lentement devant son ventre. Il eut hâte que le bus arrivât.

*

En rentrant chez lui, il ne croisa personne. Sur la longue table de bois clair, des verres sales, des couteaux, la bouteille de jus d'orange débouchée, le pain, le beurre, les pots de confitures ouverts, étaient abandonnés, solitaires, et témoignaient que ses frères étaient passés par là. Il retira son blouson, l'accrocha au portemanteau, et il alla dans sa chambre. Il laissa tomber son sac au pied de son bureau.

Pris d'une lourdeur au ventre, il entra dans le cabinet de toilette où il dégrafa sa ceinture, déboutonna son pantalon, et le fit glisser le long de ses jambes. Il enfonça les doigts sous l'élastique de son boxer et, ralentissant son geste, il le descendit progressivement sur les hanches, il s'en caressa les cuisses tout doucement, enfin il l'arrêta aux genoux. Il frissonna ; ses vêtements étaient des auxiliaires sensuels dont il ne se lassait pas... Il s'assit sur le siège.

Il commença par uriner. Il aimait aussi le faire dans cette position, il avait l'impression de se détendre, de se vider plus complètement. Cela lui vint en jet, comme d'un robinet d'arrosage, ce qui dénotait que son érection n'avait pas tout à fait reflué... Ensuite, il ne se passa plus rien, et il patienta.

Il remarqua plusieurs taches transparentes dans le fond de son boxer tendu entre ses jambes, et il fut surpris car il en avait changé après le déjeuner. Il le retourna pour mieux en examiner l'intérieur, et il comprit qu'elles lui étaient venues en attendant le bus. Telles un souvenir encore frais, elles témoignaient de l'envie qu'il avait eue de la fille blonde ; elle était vraiment très mignonne. Il se demanda s'il la reverrait.

Une minute plus tard, le poids qui lestait son abdomen parut enfin s'ébranler, comme une tortue qui s'éveille dans sa carapace. Les mouvements sismiques qui voyageaient en lui prirent forme et se concentrèrent sur le cercle interne de son anus. Il poussa légèrement pour aider, et le muscle torique s'ouvrit, mais pas tout à fait suffisamment. Il imagina le nez durci du cigare, assez gros, noduleux, qui devait pointer entre ses fesses. Parfois, il aimait toucher cette excroissance arrondie, qui lui venait là comme un éphémère second pénis. Un bout s'en détacha et tomba avec un « plouf ! » indiscret. L'eau de la cuvette jaillit et, avec une précision surprenante, lui aspergea la fente, justement sur son sphincter entrouvert ! Étonné par ce hasard, il pensa qu'il lui avait procuré une douche intime automatique !

L'étron reprit son avancée, glissa un peu plus hors de lui, s'arrêta. Chaque progrès était douloureux et, à la fois, une délivrance. Il poussa de nouveau, et la suite s'extirpa sans peine, s'affinant en queue de lézard, lui provoquant même à la fin un frisson troublant. Son anus resta encore un instant entrebâillé, en attente, mouillé de l'arrosage qu'il avait subi, puis, comme il ne venait plus rien, il se rétracta.

Il demeura un moment à profiter de ce bien-être qui se répandait en lui après la décharge, cette mollesse de tout le corps qui témoignait d'un bonheur végétatif. Il se sentait plus vide, plus léger, le ventre dégonflé. Il n'ignorait pas le plaisir ambigu qu'il tirait parfois de son fondement... « Même si tu dois devenir pédé... » avait dit sa mère. Il sourit. Il n'était ni homo ni hétéro : il s'en fichait, il irait juste là où il aurait envie. Il y avait au lycée des garçons et des filles qui lui plaisaient, mais, pour ses débuts, entre sa mère et Félix, il avait trouvé ce qu'il lui fallait à la maison ; c'était beaucoup plus simple, il n'y avait pas besoin de draguer, pas de risque d'être éconduit, ni de se faire surprendre. Et, un jour, il entreprendrait Xavier.

Il tira du papier, s'essuya, l'examina, mais il n'y avait presque rien : l'étron dur n'avait pas laissé de traces.

Il se releva et observa les déchets de bronze qui flottaient paresseusement. Il ne put s'empêcher de faire la comparaison : ils étaient certainement plus gros que le gode que sa mère lui avait mis à midi. Il se demandait comment la chair parvenait à se dilater à ce point sans se déchirer.

En retournant dans la cuisine pour y prendre un goûter à son tour, il croisa sa mère qui venait du salon : elle avait enfilé des gants en caoutchouc orange, et elle apportait le tiroir de l'argenterie qu'elle déposa au bout de la table.

Elle le dévisagea : « Alors, ce contrôle ? »

Il haussa les épaules.

Elle s'approcha. Elle lui plaqua sa main gantée de caoutchouc sur la braguette.

Il sursauta. « Maman, arrête... » gémit-il, agacé, en reculant.

Mais elle le suivit en le caressant lentement, de bas en haut, jusqu'à l'acculer contre un placard. « Ça ne s'est pas bien passé ? » Elle lui déboutonna le pantalon, maladroitement dans ses gants de ménage, l'écarta, et le pelota dans son boxer. « Bon, ça peut arriver. Tu te rattraperas sur le prochain. Détends-toi... »

Il fut surpris : la vision de la main orange qui s'introduisait dans son pantalon blanc et bougeait en le déformant, fit remonter en lui une excitation inattendue. Le frottement du caoutchouc sur son caleçon lui procura une sensation nouvelle, un peu rugueuse, mais assez forte. Il frissonna malgré lui.

Elle se faufila plus haut, attrapa la ceinture du boxer, la baissa. « Tu vas te soulager en lâchant un coup, ça te fera du bien... » Elle sortit son membre redressé, mais pas décalotté, et elle le masturba doucement, juste sur le bout, en le roulant dans le latex, entre le pouce et l'index. « Ne t'inquiète pas : Félix vient de partir au hand, Xavier s'est enterré dans sa chambre, et Maxence ne reviendra pas de la fac avant ce soir... »

Il gémit. La sensation était moins agréable que celle de la main nue, mais elle était tout de même très forte, et son gland devint dur comme du bois. Il se rendit compte également qu'il était étonnamment ému par le bruit du caoutchouc, couinant au rythme des sollicitations de sa mère.

Bientôt elle le prit en entier, à pleine main, et elle l'astiqua comme sans doute elle s'apprêtait à le faire pour ses cuillers. Elle introduisit la main gauche dans son caleçon et lui attrapa les bourses par-dessous, les faisant rouler dans le caoutchouc. Des aiguillons s'éparpillèrent dans son ventre et lui remontèrent délicieusement dans les reins.

Soudain, il aperçut, à l'autre bout de la cuisine, Xavier immobile, figé sur le seuil du couloir. Il le fixa, soutenant son regard, tandis que sa mère, qui n'avait rien remarqué, continuait de lever en lui des

éblouissements aigus. Le jeune garçon, sidéré, restait à les observer. Il paraissait outré, mais peut-être moins scandalisé que jaloux. Dans le silence complet de la pièce, le crissement pressé du caoutchouc s'amplifiait jusqu'à l'obscène. Axel, particulièrement excité par la situation, gémit en détournant la tête, et ses cheveux se répandirent sur son visage. L'idée de s'exhiber devant son frère lui plaisait énormément : cela établirait dorénavant entre eux un autre type de relation, y introduisant une composante sexuelle, lui surpris dans ses rapports inavouables avec sa mère, et Xavier comme voyeur indiscret. Les choses seraient plus simples, et il ferait l'économie des avances, il n'aurait pas la peine de se déclarer... Il sentit venir l'aboutissement, et il se renversa en s'appuyant contre le placard derrière lui, ses yeux se refermant à demi, sa bouche s'entrouvrant...

Tout à coup, elle s'interrompit et se retourna, comme prise par la sensation d'une présence ; Xavier n'eut que le temps de s'effacer.

« Qui c'était ? Il y avait quelqu'un ? C'était Xavier ?... »

Axel, dont l'esprit surnageait difficilement hors du marécage dans lequel il s'était abîmé, tenta de la rassurer : « Non... y avait personne... »

Mais elle était troublée. Elle lui remit en vrac le sexe dans le boxer et lui referma le pantalon. « Une autre fois... Tu viendras tranquillement dans ma chambre... »

Axel ne se sentait pas bien, interrompu à deux doigts de sa jouissance. Il faillit réclamer son dû, mais il n'osa pas.

Elle retourna à son argenterie. Elle marmonna : « Il va falloir que je me décide à m'occuper de ton petit frère. Il arrive au *top* de sa beauté... Mais je dois dire, mon garçon, que j'ai toujours autant de mal à me passer de toi... » Elle lui jeta un coup d'œil complice.

Il tourna un moment devant la table, en hésitant, mais il n'avait plus faim – pas cette faim-là en tout cas.

« Je crois qu'un jour vous viendrez ensemble dans ma chambre. C'est le mieux. Nous l'initierons tous les deux ! » Elle sourit.

Axel renonça au goûter, et sortit. Il se sentait inquiet. Il n'avait pas du tout envie que sa mère lui volât Xavier. Il le voulait pour lui seul.

*

En cette fin d'après-midi, le ciel s'était définitivement obscurci et la pluie avait recommencé de tomber. Dans le petit salon envahi par la pénombre, Axel n'avait de goût à rien d'autre que regarder, avachi dans un coin du canapé, une série débile sur NT1, *Les Frères Scott*. Les caresses interrompues de sa mère avaient achevé de le casser, le laissant sur une sensation de malaise, de frustration.

Il entendit quelqu'un entrer et vit distraitement Félix qui jetait son K-way mouillé sur un fauteuil. Il revenait du hand : il en portait encore la tenue – maillot à manches courtes rayé bleu nuit et jaune d'or, bermuda bleu assorti, hautes chaussettes jaunes, et baskets noires.

Le garçon examina l'écran et demanda : « Qu'est-ce que tu regardes ? »

– À peu près rien. »

Félix passa la main dans les courtes boucles de ses cheveux bruns, ce qui était toujours signe de perplexité chez lui, mais il se décida, fit le tour du canapé, et s'y assit en plein milieu, à la gauche d'Axel.

Tout en regardant vaguement l'émission, petit à petit il se rapprocha, s'appuya contre son bras, et finit par se coucher à demi sur lui. Axel le voyait bien venir, mais il le laissa faire. Les vêtements de sport de son jeune frère, qui gardaient apparents ses bras et ses jambes, minces et lisses, le faisaient paraître à demi nu. Il sentait un peu la sueur, mais cette odeur piquante était plutôt agréable, une transpiration d'enfant, fraîche encore, stimulante.

Au bout d'un moment, Félix lui prit la main gauche et la conduisit sur le devant de son short. Il ne refusa pas. Il aimait bien son petit frère, il lui faisait volontiers plaisir, et puis cela offrait une diversion à l'ineptie des émissions diffusées à cette heure. Mécaniquement, il commença de promener les doigts sur le tissu synthétique bleu sombre, jusqu'à y reconnaître la pine qui enflait déjà. Dès ses premières palpations, elle se souleva vers lui et, quelques instants plus tard, elle s'était retournée sur le ventre du jeune garçon, pointant sous l'élastique. Il lui suffit alors de se glisser à l'intérieur pour, sans aucun obstacle, la trouver qui frémissait dans l'attente des caresses.

« T'as pas de calecif ? » murmura-t-il.

Félix grimaça, mécontent d'être distrait de son plaisir par ces considérations contingentes. « Nan... ça sert à rien... »

– T'as pas intérêt à ce que Maman s'en aperçoive... »

Pour couper court à ce débat ennuyeux, Félix se redressa brusquement vers son frère et, son visage à la hauteur du sien, il prit un regard de cocker. « Embrasse-moi... »

Il sourit, pas dupe, mais il lui prit le visage, l'attira vers lui, et l'embrassa affectueusement sur la bouche. Félix lui donna sa langue avec passion. Axel savait bien que le benjamin n'était pas le plus désiré des quatre, il avait toujours peur que le plaisir ne lui échappât, et il se jetait dessus comme un assoiffé. Il enfonça les doigts dans les boucles brunes, et recommença de se sentir émoustillé par ce corps léger qu'il retenait dans ses mains, par la petite langue tiède et glissante qui frétillait sur la sienne, par l'élan fiévreux qui précipitait son frère à sa rencontre. Il l'attira jusqu'à le mettre à califourchon sur lui puis, tandis qu'il le maintenait par la nuque pour continuer de l'embrasser,

il lui passa la main droite sous le ventre, le reprit au travers du short, et il le manualisa en plein de ses doigts retournés vers le haut comme une griffe. Il lui écrasait maintenant la bouche contre la sienne, résolument, en lui enfonçant la langue à son tour, et Félix était aux anges ; il se donnait sans retenue.

Il commençait à sentir monter en lui un vrai désir pour son frère et, sans lui lâcher les lèvres, il ramena la main droite pour venir s'emparer des petites fesses au travers du short. Félix gémit de plaisir, et il s'étendit sur lui de tout son long. Axel s'impatienta, il s'enfonça sous l'élastique pour lui prendre le derrière à nu, et il le pétrit fermement. Félix n'était peut-être pas une beauté fatale, mais il avait un corps délectable, à la peau satinée, aux muscles resserrés, tendus par le sport, et il joua vivement avec les jolies fesses, tendres et nerveuses à la fois, un abricot dont la chair délicate enrobe la dureté d'un noyau. Il sentait contre son ventre la petite épine de bois lui entrer dans le nombril, et il pressait sur ses reins pour le masturber contre lui, tandis que son propre membre, comprimé dans le pantalon, s'exacerbait entre les jeunes cuisses qui se tortillaient sur lui. Il était en train de calculer s'il allait lui-même s'abandonner dans son caleçon, où s'il ne passerait pas à une étape supérieure dans ses relations avec son frère, trouvant un moyen plus radical pour jouir de lui, quand il devina soudain que quelqu'un entrait dans la pièce.

« Ben, faut plus vous gêner ! »

Félix sursauta et se dégagea vivement. Axel, contrarié par cette nouvelle frustration, embarrassé d'être surpris dans cette situation, rectifia la position et se redressa. Avant de reconnaître la voix de l'intrus, en un instant plusieurs hypothèses lui avaient traversé l'esprit : s'il était impossible qu'il s'agît de son père, qui ne rentrait que beaucoup plus tard, improbable que ce fût déjà Maxence, qui traînait toujours avec des copains après ses cours, il n'aurait pas eu envie non plus que ce fût sa mère, partie chez le coiffeur, mais qu'un contretemps pouvait faire revenir plus tôt, et qui n'aurait certainement pas apprécié de le trouver s'ébattant avec Félix, elle qui voulait rester la plaque tournante des relations entre ses fils, leur centre de gravité ! Il fut rassuré de découvrir Xavier.

Déçu d'avoir été interrompu au moment critique, Félix lui jeta d'un ton acerbe : « T'es jalouse ? »

Xavier haussa les épaules, vexé : « Sûrement ouais !... Je préfère encore me branler tout seul ! »

Axel rit silencieusement. Avec ses airs de sainte-nitouche, Xavier était peut-être le plus accro des quatre. À quatorze ans, il prétendait le faire jusque cinq fois par jour – et il n'avait assurément pas besoin de la compagnie de ses frères pour cela.

« Alors, tire-toi ! » fit Félix boudeur.

Axel contemplait son puîné : il portait un sweat à capuche Adidas rouge, sous lequel dépassait une chemise blanche qu’il n’avait pas pris la peine d’enfoncer dans son pantalon, un jean noir et étroit qui trouvait pourtant le moyen, sur ses jambes fines comme des baguettes, de faire des vagues délicates sur les genoux et les chevilles... Jusqu’à présent, il ne s’était pas résolu à l’entreprendre, redoutant de se faire éconduire par celui qui professait n’être intéressé que par les filles, celui qui, depuis des années, attendait son tour pour être le favori de leur mère – il n’y avait qu’à voir comment, l’observant dans la cuisine, il avait paru flamber de jalousie. Cependant, ce désir même d’être câliné dans les bras maternels confortait Axel dans son intuition que le bel ange, même s’il ne le reconnaissait pas, ne détesterait éventuellement pas de connaître une expérience plus passive et, pourquoi pas, d’être pris dans l’étreinte de bras plus masculins. En tout cas, cette exhibition involontaire avait créé un précédent ; et il pensa que c’était l’occasion de franchir une première étape. Sa mère encore absente pendant une heure au minimum, il ne risquait pas d’être surpris au milieu de ses initiatives. Il aurait préféré être seul avec lui, mais il avait peur aussi que Xavier ne le prît pour un Maxence, pour un vicieux ne cherchant que le moyen d’assouvir sa lubricité, et la présence de Félix, avec sa tranquille effronterie, pouvait réduire les enjeux, donner à cette première fois un air facétieux.

« Bon, arrêtez ! » fit-il. Et mollement il tendit la main vers Xavier.
« Viens. On regardait la télé.

– Oh, non ! » gémit Félix. « Maintenant, tu vas plus t’occuper que de lui !

– Mais dis donc : c’est pas toi qui fais ta jalouse plutôt ?! »

Xavier s’approcha, hésitant. « Qu’est-ce que vous regardez ? » Il tirait sur ses cheveux, d’un blond châtain aux reflets dorés, qu’il portait suffisamment longs pour pouvoir en sucer une mèche.

« Ce que tu veux », fit-il pour exclure tout refus.

Et, son frère se trouvant debout à sa droite, à côté du canapé, il lui posa la main sur le mollet. Xavier se raidit, mais il ne s’écarta pas. Axel remonta alors sur le jean noir, passa sur le jarret fin et délié, nerveux comme celui d’un poulain, et il lui prit la cuisse par derrière, au-dessus du genou. « Tu choisis. En fait, je m’en fous. » Il le palpa légèrement, feignant un geste distrait, tandis que le garçon restait concentré sur l’écran, sans protester, faisant mine de ne rien remarquer, ce qui était bon signe.

Félix, qui s’était résigné à rajuster son short et à se rasseoir, s’écarta sur le côté gauche du canapé en faisant une place au centre. Axel fut surpris par cette preuve d’intelligence : forcé de constater que l’attention s’était reportée sur Xavier, plutôt que de faire contre, il faisait avec.

Xavier le regarda, lui aussi un peu étonné par cette amabilité inattendue, et, après un instant d'hésitation, il s'installa face à l'écran, entre ses frères ; il se passa la main dans les cheveux pour les repousser en arrière, et il se plongea dans les démêlés de Brooke et de Julian.

Axel tendit le bras et, par-dessus les épaules de Xavier, il prit la nuque de Félix qu'il caressa doucement, avec tendresse, pour le remercier. Il savait que par cet encouragement, en lui montrant qu'il reconnaissait la complaisance dont il avait fait preuve, il lui dispensait le lait et le miel... Puis, discrètement, il ramena la main, laissant son coude appuyé sur le dossier du divan, et il effleura du bout des doigts l'épaule de Xavier – lequel ne broncha pas.

Le salon plongeait dans le noir, accompagné par le bruit de la pluie qui gardait un rythme soutenu. Cette inaction ne convenait pas à Axel qui voyait le temps passer.

Au bout d'un moment, l'air de rien, dans la continuité du mouvement précédent, il acheva de replier le bras et vint poser la main sur l'épaule du garçon. Puis, comme il ne bronchait toujours pas, feignant un geste distrait, il se mit à jouer avec les mèches qui lui tombaient dans le cou.

Cette fois, Xavier s'écarta avec un tic d'agacement.

Axel affecta d'en rire, et il lui glissa franchement ses doigts dans les cheveux, les lui rabattant de côté, ébouriffant le fouillis des mèches blondes. « Allez, sois pas crispé comme ça, détends-toi ! »

Xavier, contrarié, inclina la tête pour se dégager, mais sans le repousser tout à fait non plus.

Décelant que le garçon ne se refusait pas véritablement, Axel décida de sauter les étapes ; après tout, c'était lui l'aîné, il pouvait bien s'imposer. Il le saisit d'autorité par la nuque et, le forçant à tourner le visage vers lui, il l'embrassa sur la bouche. Il n'avait pas prémédité son geste, il l'avait accompli sur une pulsion qui venait de loin, mais quand il se rendit compte de ce qu'il avait fait, il comprit qu'il ne fallait pas laisser au garçon le temps de se ressaisir. Et il accompagna cette attaque en lui envoyant la main droite entre les jambes. Il lui empoigna le paquet au travers du pantalon.

Son frère tressaillit, se raidit en le repoussant, se débattit comme un chat ; mais en vain. Axel était plus fort que lui et, maintenant qu'il avait joué son va-tout, il n'avait plus envie de le lâcher, il voulait aller jusqu'au bout. Alors, d'un coup, Xavier céda. Tout son corps se décrispa, et il se livra comme si, en fait, il n'attendait que cela.

Axel se sentit infiniment soulagé. Enivré, peinant à croire en sa bonne chance, il commença de profiter pleinement du jeune garçon. Il baisa vivement ses lèvres délicieuses, légèrement charnues, effilées, et, toujours dans l'idée de marquer son avantage, de ne pas laisser Xavier se reprendre, très vite il les écarta avec la langue, il lui entrouvrit

les dents. Pendant ce temps, il pétrissait la ligne de la braguette le long de laquelle une raideur montait rapidement. Dès qu'il l'eut entre les doigts, il travailla pour la séparer du bas-ventre, la malaxant comme un enfant qui joue dans le sable.

À peu près assuré que Xavier n'allait plus le repousser, sans cesser de faire rouler la tige dure dans le pantalon, il se recula pour regarder son puîné : il avait fermé les yeux, il n'y avait plus de réticence en lui, il se concentrait tout entier sur les sensations qui le submergeaient ; il était complètement reviré. Tout en continuant à s'enfoncer de la main gauche dans ses cheveux et lui malaxer la nuque, de l'autre il lui abandonna le ventre et remonta, se faufila sous le sweat rouge, sous la chemise blanche – il se rendit compte qu'il n'avait rien dessous, autre violation du diktat maternel... Mais il n'oubliait pas Félix, il devait s'assurer de sa complaisance, et il lui jeta un coup d'œil en lui désignant d'un signe des yeux la braguette délaissée de Xavier.

Félix comprit aussitôt. Il entreprit de tirer la fermeture Éclair du pantalon noir, l'écarta, et il dégagea du slip blanc le membre assez gros et déjà dur. Axel imaginait bien qu'il aurait sans doute largement préféré se trouver à la place de Xavier, se faire lui-même embrasser et caresser, mais il jouait le jeu, il se consolait grâce à cette complicité avec son grand frère. Félix se mit à le masturber timidement, très certainement la première fois qu'il le lui faisait. Axel regarda le membre dans la petite main qui l'entourait tout juste, la chair qu'on devinait, rose sous la couronne de peau, et il s'étonnait que son puîné, si mince et filiforme, fût déjà doté d'un organe plutôt épais et vigoureux – la question du sexe des anges était close !

Il avait en même temps égoïstement pris possession du ventre somptueusement doux et tiède, à la fois ferme et tendre, velouteux, et il en avait fait sa chose. Il errait sur cette chair exquise, il l'envahissait comme une vague s'empare de la plage en la couvrant. Il avait remonté le sweat et la chemise jusque sous les aisselles, et dans l'obscurité de cette fin de journée il admirait la poitrine aux flancs striés, éclairée par la lueur mouvante de la télévision qui continuait de diffuser son utile bruit de fond. Il joua avec les tétins ovales, les pinçant et les caressant tour à tour, et Xavier semblait y avoir beaucoup de sensibilité, car ils lui sortirent soudain au milieu de la poitrine comme deux graviers. Il ne se lassait pas de cette douceur, de ce torse étroit, de cet abdomen tressaillant, de parcourir ce corps qui ne se refusait pas, qu'il avait cru inexpugnable et qui s'était livré à sa première attaque, pratiquement sans se défendre.

Il le délaissa, un instant, pour poser la main sur la tête de Félix, l'encourageant à descendre vers le sexe de son frère. Le jeune garçon obtempéra, et il lui emboucha le gland. Aussitôt Xavier se raidit, frémissant sous l'intensité de cette sensation. Axel revint l'embrasser, lui

remettant la langue, et il recommença de lui caresser le ventre, la poitrine, le palpant comme un chat qui fait son pain, tandis que, plus bas, Félix continuait de l'épanouir. Et il découvrait que sa bouche, souple et vive, réagissait à toutes ses sollicitations, qu'elle n'avait pas peur de venir au-devant de la langue qu'il lui enfonçait sans retenue, de jouer avec elle, de l'entourer.

Du coin de l'œil, il surveillait Félix qui s'était écarté et attaquait maintenant le gland par de petites lèches sur la fente centrale, alternées avec des baisers légers qu'il déposait sur le côté de la hampe et de sa racine. Il vit bien qu'il soumettait Xavier à un traitement soigné – auquel il l'avait initié lui-même – et qu'il ressentait de la fierté à montrer tout son art. Il faisait tourner sa langue autour du cabochon à présent entièrement découvert, y abandonnant de la salive qu'il laissait descendre sur la muqueuse frémissante. Et Axel sentait simultanément monter sous ses lèvres, sur sa langue, le retentissement du plaisir dont le corps de son frère était parcouru.

Après quelques instants, il s'écarta de nouveau. Tout en regardant le gland retourner dans la bouche de celui qui le polluait, il déboucla la ceinture de Xavier et défit le bouton de la taille.

Félix, sans renoncer au bonbon auquel il semblait avoir pris goût, tira des deux mains sur le pantalon et le slip pour les descendre en travers des jambes.

Axel glissa la main entre les cuisses de Xavier, et il s'empara des bourses durcies qu'il manipula comme il l'avait fait de ses tétons, les faisant rouler dans ses doigts, les serrant et les caressant alternativement. Félix se recula de nouveau, pour profiter du spectacle, et Xavier poussa un gémissement désespéré tandis que son membre oscillait dans le vide, désolé que la bouche qui l'avait comblé l'eût abandonné. Axel sourit, amusé de la transformation du garçon orgueilleusement indépendant en une jeune fille pâmée. On voyait qu'il découvrait le plaisir d'être pris, d'être trituré, d'être désiré.

Il se pencha sur lui comme s'il allait revenir l'embrasser, mais il s'interrompit au moment où il le frôlait. Xavier avait machinalement esquissé le mouvement d'entrouvrir les lèvres, et Axel se recula pour le contrarier, puis il lui donna nonchalamment un petit baiser, se recula de nouveau, le baisa encore, à petits coups, à peine, comme un oiseau picore des miettes. Soudain il se tourna pour l'embrasser sous le bras, sous la chemise remontée, où il lui fourra la langue dans le creux de l'aisselle.

Xavier poussa un cri : « Arrête !... »

Axel revint au-dessus de lui, goguenard. « Alors, ma chatte ? on fait moins la maligne, hein ? » Il se sentait maintenant sûr de lui, il ne redoutait plus que le garçon se rebiffât.

Il lui lâcha les bourses pour lui glisser la main entre les cuisses et s'emparer de ses fesses. Tandis qu'il les enserrait dans ses doigts, il observait les mimiques que le plaisir, mêlé de confusion, de gêne, provoquait sur le visage de Xavier, qui avait fermé les yeux pour ne pas soutenir son regard.

Félix, imitant Axel dans ses manœuvres pour pousser Xavier à bout, maintenant suivait de la pointe de la langue la racine de la verge retournée sur le ventre, laquelle tressautait désespérément dans l'attente d'être reprise, et il titillait du menton les testicules rétractés, durs comme des noix.

Axel ramena la main, s'enfonça le majeur dans la bouche et le suçça.

Xavier gémit : « Non... pas ça... Arrête !... »

Mais il ne lui prêta aucune attention, il voulait le posséder, symboliquement au moins, marquer une étape définitive, irrévocable, et il lui remit la main entre les fesses, tâtonnant jusqu'à trouver la petite encoche.

Xavier se débattit, mais sans beaucoup de conviction. « Non, arrête, j'te dis ! »

Il regarda Félix : « Vas-y. Tu le finis. » Et en même temps que le garçon le reprenait en bouche, d'un geste sûr et énergique, il le transperça.

Xavier poussa un grognement de protestation. Mais l'instant d'après, pris par la vive sensation de son gland aspiré entre des lèvres délicieusement actives et de ce doigt qui, soudain, s'était mis à vivre en lui, il fut emporté. La lame du plaisir l'ensevelit. Il se renversa en arrière, la nuque cassée sur le dossier, et il s'agrippa aux coussins, agité de soubresauts.

Axel ressortit de lui et, repoussant Félix, il referma la main sur le membre brillant pour le finir. Xavier cria en se libérant, et il éclaboussa son ventre de semence, en plusieurs saccades nerveuses, dessinant de jolis doigts translucides qui lui montaient jusqu'au plexus.

Axel passa son index dans le liquide encore chaud répandu sur le garçon assommé. Il l'approcha de son nez, puis il le mit sur sa langue, referma les lèvres, et il le suçça doucement. C'était la première fois qu'il goûtait un sperme qui n'était pas le sien. Enivré, il eut l'impression d'avoir l'eau iodée d'une huître en bouche.

Le soir

Xavier laissa tomber dans le panier à linge sale son slip et la chemise qu'il avait tachée de son sperme, puis, enroulé dans sa serviette, il ouvrit la porte de la salle de bains. Il lança un coup d'œil dans le couloir afin de vérifier qu'il était vide, et il le traversa pour rejoindre sa chambre en face.

Il referma la porte, abandonna la serviette par-dessus ses vêtements qu'il avait abandonnés par terre quand il avait commencé de se déshabiller, et, nu dans la pièce, il hésita un instant. Il eut un peu froid, et il décida de se faufiler sous sa couette. Il avait une demi-heure avant le dîner, et, après sa douche, il avait envie de se prélasser un moment ; de toute façon, Félix n'avait pas encore pris la sienne.

Il venait de se lover comme un chat dans ses plumes, quand il entendit Axel entrer dans son cabinet de toilette, situé entre leurs deux chambres – lui devait partager la salle de bains commune avec Félix, et avec les invités lorsqu'il y en avait. Par l'orifice, il l'entendit se préparer. Au moment où ils avaient emménagé dans cette villa, plusieurs années auparavant, il avait découvert à côté de la tête de son lit un trou circulaire percé dans la cloison, qui avait peut-être été un passage de tuyau et qui donnait dans le cabinet contigu. Axel et lui s'étaient gardés d'en signaler l'existence à leurs parents, et ils l'utilisaient à toutes sortes de jeux plus ou moins innocents, se glissant des papiers codés comme des prisonniers, ou se transmettant des insultes et des obscénités en toute impunité.

L'instant d'après, il l'entendit se broser les dents. Des quatre, malgré les exhortations de leur mère, Axel était bien le seul à le faire plusieurs fois par jour... Il fut troublé en repensant à ce qui s'était passé devant la télévision. Même si l'effet en avait été très vif, ce que Félix lui avait fait ne comptait guère, ce n'était qu'un gamin, un singe savant, et au total cela n'avait pas plus d'importance qu'une fille qu'on paye pour un pompier. Mais il était à la fois mécontent d'avoir été forcé par Axel, vexé de s'être laissé aller, et, sans se l'avouer tout à fait, étonné du plaisir qu'il y avait pris... Il avait toujours ressenti de l'admiration pour le cadet de la famille, sa tranquille assurance, son

intelligence sensible, son aura physique, mais aussi de la jalousie tant il attirait les regards, l'attention de tous – et en particulier de sa mère qui, comme il l'avait encore surpris l'après-midi, entretenait avec lui une relation à peine dissimulée. Il n'avait toutefois jamais imaginé auparavant avoir de rapports avec son frère – ni avec aucun garçon d'ailleurs.

Comme pour se rassurer, il voulut s'en refaire une, même si la précédente n'était pas loin, et il commença de se tripoter tout en cherchant une image qui participerait mieux de ses fantasmes habituels. Quand lui revint celle des deux filles, le matin, à l'arrêt de bus, son membre tressaillit. Mais il ne parvenait pas à choisir, elles étaient très différentes, cependant elles l'attiraient également. Tout à coup, il imagina la blonde recevant chez elle la plus jeune, venue regarder un film...

Elle l'installe sur le canapé, devant la télévision, lui sert un verre, s'assied à côté d'elle, bavarde. Alors que le film a commencé depuis un moment, soudain elle passe la main sous les longs cheveux bruns lâchés sur le pull rayé bleu et blanc, et elle l'oblige doucement à se tourner vers elle. La fille la regarde, étonnée, mais, impressionnée par la détermination de son hôte, elle la laisse faire quand elle se penche sur elle, qu'elle l'embrasse tendrement sur la bouche.

À cette idée, Xavier se la prit plus franchement et partit dans un aller-retour assez vif. Il ne savait pourquoi, imaginer deux jeunes femmes ensemble lui faisait beaucoup d'effet. Une fois, devant un film où se trouvait une scène semblable, Axel avait dit que c'était « le désir aimant le désir... » Il n'avait pas très bien compris, mais intuitivement cela lui paraissait juste.

La blonde pose la main sur le ventre de son amie, elle remonte sur les petits seins moulés dans les mailles moelleuses du pull marin, elle les presse, les serre entre ses doigts, tandis que sa compagne ne peut retenir des soupirs douloureux. Elle lui mange la bouche, elle y vient et y revient, elle tourne et retourne comme si elle voulait la transpercer. Enfin, doucement, elle la pénètre avec la langue.

Xavier tressaillit à cette image. Il sortit le bras de sous la couette, récupéra par terre une de ses chaussettes, et l'enfila sur son membre tendu. Il le reprit à pleine main, et il frissonna sous la sensation familière du tissu élastique qui l'enserrait. Aussitôt il partit dans une friction plus rapide, plus intense.

La main de la blonde descend entre les cuisses qui tressaillent à son contact. Elle défait le pantalon blanc, elle entre sous la petite culotte qui n'offre aucune résistance, elle enfonce un doigt entre les lèvres humides.

Son sexe, gros maintenant, exacerbé, emprisonné dans son fourreau, lui envoyait dans le cerveau des sensations qui grimpaient en flèche, à lui donner le vertige.

Elle lui lâche la bouche pour l'embrasser dans le cou, sous le menton, derrière l'oreille. Elle remonte la main sous le pull et, repoussant le soutien-gorge, elle s'empare des tétons, les presse, les tourne dans ses doigts. Très vite, ils saillent au milieu des jeunes seins, ils se redressent, ils durcissent incroyablement. Elle sourit en voyant comment la brune réagit à ses sollicitations. Elle revient sur les lèvres et les picore de petits baisers provocants.

Il entrouvrit la bouche, inspira l'air entre ses dents, tandis qu'il se cambrait sur le matelas, les jambes tendues, tous les orteils crispés ; son poignet maintenant s'agitait à toute vitesse. Il sentait que, épuisé par la précédente décharge qui n'était pas loin, celle-ci ne lui viendrait pas si facilement.

Elle retourne entre ses cuisses, lui repousse ses culottes, lui écarte les jambes, et vient lui prendre par-dessous les fesses qu'elle serre et triture assez vivement. Puis, elle se met le majeur dans la bouche, le ressort tout brillant de salive. La plus jeune s'inquiète, l'implore de ne pas lui faire cela. Mais elle n'en tient aucun compte et, avec un sourire tendrement moqueur, elle lui remet la main entre les jambes, elle lui enfonce son doigt mouillé au fond de la raie des fesses, que l'autre tente en vain de resserrer. Elle sonde de sa phalange le tour du petit cercle contracté, puis elle l'embrasse en pleine bouche de nouveau, et, à l'instant où elle lui darde la langue, elle la perfore d'un coup. La jeune fille se tend brusquement, elle se raidit, elle est soulevée de tres-saillements qui la traversent de part en part.

Emporté par cette image, Xavier jouit enfin, plutôt douloureusement, et il gémit en se tordant sur le matelas. Son liquide, moins abondant que tout à l'heure, jaillit en courtes saccades et se répandit dans la chaussette blanche. Puis il retomba.

Tandis que le brouillard lumineux qui lui obscurcissait l'esprit se dissipait lentement, il remercia encore son corps pour ce ressort merveilleux dont il pouvait user presque à volonté, qui lui procurait des sensations si intenses... C'était la première fois qu'il imaginait deux jeunes femmes ensemble, qu'il pensait à des lesbiennes ; l'effet, pour le moins, avait été très vif... Aimait-il aussi imaginer un couple de garçons ? Mais non, il ne savait pourquoi, seules les filles l'attiraient... Cependant, il avait bien eu du plaisir entre les mains d'Axel... Mais il était vrai que, avec son air nonchalant, non loin du délicat, toujours net, bien habillé, bien coiffé, son frère était souvent à la limite du féminin... En fait, il lui trouvait quelque chose d'une grande sœur... Une grande sœur maternelle... Oui, il y avait de cela.

Et il comprit soudain pourquoi il avait accepté si facilement ce qui s'était passé l'après-midi devant la télévision.

*

De retour dans sa chambre, Axel empoigna son polo par le col, attrapant le tee-shirt en même temps, et il les tira ensemble pour les rejeter sur le lit. Quand il s'amusa ainsi à se déshabiller d'un coup, il avait l'impression d'être un serpent qui muait... Il déboucla sa ceinture, déboutonna son pantalon et, pareillement, l'entraîna avec le slip sur ses genoux. Il s'assit, délaça ses Clarks, les arracha. Puis il repoussa simultanément le pantalon, le slip, les chaussettes, qu'il abandonna sur le lit, comme des dépouilles. Il se releva et se jeta un coup d'œil dans la glace de l'armoire. Il aimait se voir nu avec seulement sa montre, le poignet ceint par le bracelet en cuir, ce qui lui paraissait, il ne savait pas bien pourquoi, une sorte d'indécence délicate. Il se résolut à la défaire, la posa sur son chevet, et passa dans le cabinet de toilette.

Il régla l'eau assez chaude, comme il l'aimait, et il entra dans la cabine de douche. Il frissonna quand elle toucha la peau sèche de son buste. Il promena ensuite la pomme sur tout son corps – en évitant les cheveux que, la veille, il avait déjà lavés. Il la passa dans son dos, en insistant sur la nuque, ce qui lui procurait un délicieux délassément, puis il vint sous les bras, sur le ventre, tournant et retournant sur son sexe qui frémissait d'aise, sur les bourses en relevant le jet par-dessous, puis entre les fesses.

Il arrêta l'eau, se versa du gel-douche dans la paume. Tandis qu'il commençait de se frictionner sous les bras, autour du cou, sur la poitrine et le ventre, le léger parfum de verveine l'environna, délicatement acide, à peine sucré. Longuement, il malaxa dans ses doigts son membre qui avait déjà sensiblement grossi, tirant et repoussant le prépuce – en prenant garde que le savon n'allât pas sur la muqueuse de son gland, comme sa mère le lui avait recommandé pour éviter les irritations –, puis, empaumant ses bourses par-dessous, il les fit rouler dans la mousse. Il se passa la main gauche entre les cuisses, se caressa la raie de ses doigts savonneux, se titilla l'anus. Il recourba le majeur et en enfonça une phalange sans difficulté ; il frémit délicieusement. Autant il n'aimait qu'à demi lorsque sa mère le lui faisait, autant il trouvait assez délectable de se le mettre lui-même. Il se demanda comment Xavier, lui, avait pris cela.

Il se laissa aller en arrière, s'appuyant au carrelage, enferma sa verge dans son poing, et il se masturba résolument tout en continuant de se solliciter par derrière. Il repensa à son frère, à sa bouche fraîche, son torse étroit, son sexe dur et vigoureux, il se souvint de l'étonnant

parfum de son sperme, et il l'imagina de nouveau entre ses bras ; il se vit le sodomisant. Il ne fut pas long à venir, après tout ce qu'il avait accumulé pendant la séance du salon cette dernière image fut décisive, et il jouit intensément en arrosant le rideau de douche devant lui.

Quand il eut repris ses esprits, il rouvrit l'eau, et il se rinça en faisant disparaître les traces de son plaisir.

Debout devant la glace, il se sentit un peu faible, comme si ses jambes allaient se dérober ; il s'essuya longuement. Sa mère utilisait un assouplissant dans la lessive et, dans le léger engourdissement qui succédait à l'orgasme, la douceur du tissu-éponge lui procura un délassement de tous les membres. Il observa son corps sur lequel la serviette s'enroulait comme une amoureuse, masquant et dénudant tour à tour son ventre ou sa poitrine, un bras ou une jambe, se glissant par derrière et lui frictionnant le dos, ou lui massant les fesses. Il se la passa longuement entre les cuisses, s'étonnant encore de la sensibilité de ce repli intime.

En retournant dans sa chambre, il s'aperçut qu'il marchait légèrement voûté, comme pris par une timidité que ramenait le soir. Il vit ses habits qui s'épalaient sur le lit, en vrac, mais, avec le temps qui avait viré, il faisait un peu froid, et il ne voulut pas remettre son polo, trop léger – « en avril, ne te découvre pas d'un fil ». Il alla dans son armoire, et, pour la troisième fois de cette journée, il mit un boxer et des chaussettes propres. Il se redressa alors, comme s'il n'avait plus peur de se montrer, comme si ces sous-vêtements accomplissaient sa beauté – il pensa qu'ils produisaient sur lui un effet semblable à celui des bijoux sur une femme.

Il sortit le sous-pull à col roulé en cachemire beige qu'il trouvait si doux, et il l'enfila à même la peau. Sa mère les obligeait à porter au moins un tee-shirt sous les pulls, mais, quand il était seul, il ne mettait rien dessous ; or ce soir ses parents étaient de sortie, et elle n'irait pas vérifier avant de partir. De le sentir directement sur lui l'électrisait. Face à la glace, il se caressa lentement la poitrine, montant jusqu'à la base du cou, s'enveloppant une épaule tendrement, retournant sur le ventre qui devenait un coussin plat et moelleux. Dans la douceur du cachemire, les pointes des seins se dressaient, et il revint les prendre au travers et les presser tour à tour, longuement, jusqu'à ce qu'une sorte d'irritation le forçât d'écarter la main.

Il se demanda s'il remettrait le pantalon blanc, mais il préféra en sortir un autre de l'armoire, en velours, d'un vert bronze, plus chaud. Il l'enfila en y enfonçant le pull beige, et il le referma. Il faufila dans les passants une ceinture qu'il boucla, mais il la défit aussitôt pour la fermer de nouveau, d'un cran moins serré : il n'allait pas sortir ce soir, il se fichait de ce que le pantalon lui tînt de près, qu'éventuellement il lui descendît un peu sur les hanches, au contraire il aimait, quand il al-

lait et venait dans la maison, ressentir un léger relâchement autour de la taille, comme un abandon, un alanguissement qui lui faisait percevoir physiquement combien son ventre était plat.

Il ressortit le pull ras du cou violine qu'il avait rangé le matin, et il le passa par-dessus. Il ne remit pas sa montre : il la considérait un peu comme un bijou qu'il ne portait que lorsqu'il quittait la maison. Enfin, après avoir enfilé ses chaussures d'intérieur, des mocassins en cuir marron clair, il se sentit au chaud, confortable, protégé.

*

Axel picorait dans son assiette les restes du quatre-quarts que leur mère avait préparé et servi avec de la glace au caramel salé. Dehors, le jardin détrempe avait disparu dans une ombre précoce ; il avait cessé de pleuvoir, mais le ciel demeurait couvert. À sa droite, ses deux cadets face à face étaient déjà prêts pour la nuit, Félix en pyjama, Xavier en sweat et large short blancs, et ils discutaient âprement de leur préparation au « 5^e Sillon X-Race Kids de Savenay », une course de VTT pour les 12-15 ans qui aurait lieu le samedi suivant. À sa gauche, les places des parents étaient vides, car ils devaient dîner dehors.

Devant lui, Maxence n'avait pas fini son dessert. Le regard fixe, il semblait perdu dans ses pensées. Axel le surveillait du coin de l'œil ; il se méfiait toujours un peu de ses réactions. C'était le plus costaud des quatre, il coiffait ses cheveux bruns en une brosse mi-longue, et souvent il ne se rasait pas de plusieurs jours. Il affectait de porter des vêtements assez voyants, comme la chemise rouge à grands carreaux qu'il avait ce soir-là et qu'il gardait à dessein largement déboutonnée sur sa poitrine, par-dessus un tee-shirt noir.

Un talon claqua sur les marches en bois de l'escalier qui descendait de la chambre des parents et aboutissait dans l'espace de la cuisine-salle à manger. Leur père, prêt en premier, apparut dans un impeccable costume gris sombre et s'avança vers la table. « Ça va ? Vous avez bien dîné ? » fit-il en feignant d'ignorer l'assiette de Maxence. « Vous ne vous coucherez pas trop tard, n'est-ce pas ? Extinction à dix heures et demie. D'accord ?

– J'ai encore des devoirs à faire... » marmonna Axel.

Son père s'assit à côté de lui, mais en tirant la chaise de côté pour rester à distance, et il croisa les jambes.

« Tiens-toi droit, Axel, s'il te plaît. »

Ennuyé par cette sempiternelle semonce, il ondula en s'étirant à demi pour feindre d'obéir.

« Et quand vas-tu te décider à passer chez le coiffeur ? »

Ça y était : son père l'avait pris pour cible, il n'allait plus le lâcher. Il grommela quelques mots inarticulés.

« Tu voudrais avoir la politesse de me répondre distinctement ?

– Oui.

– “Oui”, quoi ?

– Oui, je vais aller chez le coiffeur...

– Et quand ?

– Je sais pas... Bientôt. »

Manifestement agacé par ce flou derrière lequel il se retranchait, son père se retourna vers Xavier. « Et toi ? C’est pareil : bientôt on ne te verra plus les yeux ! Tu vas loucher ! »

Félix se mit à rire. « Il manquerait plus que ça : il est déjà sourd !... »

Axel ricana avec lui pour détendre l’atmosphère.

Xavier haussa les épaules.

Son père fit semblant d’ignorer l’allusion. « Bon. Alors, racontez-moi votre journée : qu’avez-vous fait de beau ? »

Maxence parut se réveiller. Il releva lentement les yeux et regarda son père. « En TP, on a construit un transformateur... C’est génial : avec un rhéostat, et tout !

– C’est quoi l’intérêt ?

– Eh ben, pour transformer l’alternatif en continu, contrôler la puissance, tout ça. Ça pourrait servir de gégène, si tu veux, comme pendant la guerre d’Algérie ! » Il eut ce rire un peu fou qui lui était familier et qui avait quelque chose d’effrayant.

Son père fronça les sourcils : « J’espère que tu ne vas pas encore faire je ne sais quelle sottise avec ça, Maxence ? Tu apprends l’électronique, pas les méthodes de Bigeard ! »

Maxence gloussa comme d’une bonne plaisanterie.

Son père se tourna vers Axel : « Bon, et toi, tu n’as pas inventé la bombe H au moins ?

– Ben... Un contrôle de math...

– Ça s’est bien passé ?

– Ouais, j’sais pas... Je pense... »

Son père se tourna vers Xavier. « Et toi ?

– Oh, ce soir, on a regardé un film de cul !... » Le garçon se rendit brusquement compte de son lapsus, et il piqua un fard tandis qu’il tentait de se rattraper : « Euh... un film de merde, je veux dire !...

– Xavier ! Surveille un peu ton langage, je te prie, ou ça va barder pour toi ! »

Axel se retint pour ne pas éclater de rire. Xavier était écarlate. Il avait sorti précisément le mot qu’il avait voulu éviter.

Son père les dévisagea, suspicieux. « Qu’est-ce que vous avez regardé ? »

Félix pouffa pour minimiser. « Une série sur NT1, *Les Frères Scott*. Un truc à la guimauve très... barbant, mais y avait rien d'autre. »

Des talons plus aigus égrenèrent les marches à leur tour. Leur mère apparut, magnifique dans une robe fourreau carmin, son visage souriant encadré par ses cheveux blonds et lumineux, parfaitement coiffés, mais avec une touche décontractée. Elle fit le tour de la table en embrassant chacun de ses garçons sur le sommet du front. Quand elle en fut à Axel, elle le prit par les épaules et se pencha pour lui dire à l'oreille : « ... Et je te prierai de mettre ce soir un pyjama avant de te coucher ! Au moins un tee-shirt et un caleçon. Cette nuit, j'ai vu que tu n'en portais pas... Je n'aime pas cela du tout. Compris ? »

Axel fit profil bas et ne répondit pas. Il se demandait comment elle avait pu s'en rendre compte !

Puis elle se redressa et leur adressa un sourire chaleureux : « Bon. Passez une bonne soirée. Ne vous couchez pas trop tard : Xavier et Félix en tout cas, extinction à dix heures et demie. Et pas de bêtises, n'est-ce pas ? » Puis à son mari : « Svyet, vite, on est à la bourre, *hurry up* ! »

Leur père répondit, agacé : « Eleonora ! Ça fait un quart d'heure que je t'attends ! »

L'instant d'après, la porte d'entrée claquait. Dès qu'ils entendirent la 207 démarrer, les garçons se levèrent.

Maxence s'étira en ricanant grassement : « Allez ! Tout le monde range, sinon je vous fouette ! »

Xavier le regarda de travers, agacé par son ton de commandement.

Maxence lui passa la main dans les cheveux et l'ébouriffa : « Allez, arrête de faire la gueule, ma poule ! Ôte ton bouchon et pète un bon coup : ça ira mieux ! »

Félix pouffa. Il était toujours un peu en rivalité avec Xavier, et qu'il se fit chambrer lui convenait bien.

Ils débarrassèrent la table ensemble, mais ce fut quand même Maxence qui en fit le moins. Il disparut ensuite dans le couloir qui menait aux chambres.

Félix se laissa tomber devant la télévision ; Xavier s'avachit sur le canapé à côté de lui. Axel hésita : en le voyant qui tournicotait machinalement un doigt dans ses cheveux blonds, il avait envie de le rejoindre, de le caresser, de faire quelque chose avec lui qui aurait prolongé ce qu'ils avaient entamé l'après-midi, des trucs doux, des attouchements esquissés, qui n'aboutissent pas, qui laissent le désir intact, et qui durent, sans fin, sans conclusion... Mais il savait que s'il commençait cela, il ne terminerait jamais le devoir de physique qu'il aurait dû déjà faire en rentrant du lycée et qui était à rendre le lendemain.

*

Accoudé, la tête appuyée dans la main gauche, les doigts enfoncés dans les cheveux, les yeux brûlés par la lampe de bureau qui éclairait vivement son classeur et son livre étalés, mais laissait le reste de la chambre plongé dans la pénombre, Axel séchait sur la dernière question de l'exercice. Il avait beau faire, il n'arrivait pas à équilibrer les équations chimiques entre les ions après leur réaction. Il reconnaissait qu'il était distrait. Il n'arrêtait pas de repenser à Xavier, il aurait voulu aller le retrouver, initier un tête-à-tête avec lui, consolider le début de relation qu'ils avaient enfin entamée. Mais il fallait absolument qu'il finît ce travail – déjà qu'il avait renoncé à lire le chapitre qu'il avait zappé pendant le cours d'Histoire.

Distraitement, il leva la main droite, vint sur sa poitrine et, avec le capuchon de son Bic, il se titilla le sein. Allumé par cette sensation, il déposa le stylo-bille, passa la main sous son pull violette, et se caressa lentement le ventre au travers du sous-pull en cachemire ; il ne se lassait pas de sa matière duvetée, tendre, délicieuse. Il remonta sur son torse, entre ses deux vêtements, sollicita en les pinçant ses tétins nus dans la laine de cachemire, puis il monta encore, se prit l'épaule et la fit rouler sous sa paume. À défaut d'être avec Xavier, il s'accordait une petite pause en solo...

Surpris d'entendre la porte s'ouvrir, il retira rapidement la main de sous son pull et releva la tête : il fut contrarié de voir qu'il s'agissait de Maxence. Mais il fut surtout inquiet de découvrir que son frère, immobile sur le seuil, un vague sourire au coin des lèvres, était en chaussettes, entièrement nu !... S'il traînait ainsi, à poil dans la maison, c'était évidemment parce que les parents étaient sortis. Cela n'augurait rien de bon.

« Qu'est-ce que tu fais ? » lui demanda Maxence sans bouger.
« Tu bosses ? »

Axel haussa les épaules en signe d'évidence. Maxence était le plus imprévisible, le plus braque de tous, et il craignait ses lubies. Initié trop jeune par leur mère à des jeux sensuels, il n'avait pas supporté lorsqu'elle l'avait lâché pour se consacrer au cadet. Du coup, il lui arrivait de contraindre Axel à des relations assez dégoûtantes, et celui-ci en gardait un mauvais souvenir. Il lui imposait toujours des arrangements tordus, comme si à vingt ans il avait parcouru toutes les postures et qu'il lui fallait des situations de plus en plus perverses pour réveiller ses sens. Axel avait fini par comprendre qu'il se vengeait sur lui d'avoir été délaissé.

Il s'avança. « Je m'emmerde. J'en ai marre de me branler tout seul. » Sa voix avait une étrange vibration métallique.

Axel était à peu près certain qu'il prenait de la drogue, en particulier pour augmenter le niveau de son excitation sexuelle, ce qui devait être le cas à cet instant. Son membre n'était pas vraiment tendu, mais son gland était gros et béait tel un cyclope hébété. La brosse de ses cheveux dressée sur sa tête paraissait chargée d'électricité statique.

Maxence referma la porte ; Axel n'aima pas se retrouver seul avec lui. Il erra un moment dans la chambre, puis il s'assit en se laissant tomber sur le lit.

Il prit le livre posé sur la table de chevet. « *Les Diaboliques ? C'est quoi ça ? C'est bandant ?* » Il le feuilleta.

Espérant qu'il se plongerait dans la lecture, Axel tenta de revenir à cette question de l'exercice qu'il ne savait comment résoudre.

Mais, un instant plus tard, il fut distrait par un chuintement suspect. Il releva la tête et découvrit son frère, à demi couché en travers du lit, ayant abandonné le livre par terre, qui se branlait tranquillement ; et cela en le regardant fixement, avec des yeux brillants.

« Mais... qu'est-ce que tu fous ?... »

Maxence sourit, mais ne s'interrompit pas pour autant. « Axel Svyetoslavovitch Vassilianov, vous savez que vous êtes encore très bandant, mon garçon, pour votre âge ?

– Mais arrête ça, merde ! T'es vraiment dégueu' ! » Il était choqué par l'idée que son frère se masturbât en le dévisageant. C'était très déplaisant, humiliant même.

Maxence se releva, et il traversa la chambre lentement, son membre cette fois tendu horizontalement devant lui comme un étendard. Il vint derrière lui, et jeta un coup d'œil par-dessus son épaule. « C'est de la physique ?

– Ouais...

– Tu veux un coup de main ? » Il affecta de sourire, mais sa grimace avait quelque chose de factice.

« Non. C'est pas la peine... » Même si Maxence aurait pu sans doute l'aider, il voulait surtout s'en débarrasser. « Et qu'est-ce que tu fous à poil ? » Il était gêné par ce corps adulte, à l'odeur forte, par ce sexe qui oscillait à côté de lui, sortant du buisson sombre qui s'étalait sur le ventre, plus haut que le nombril.

Maxence ricana et montra ses pieds : « Je suis pas à poil, regarde ! »

Axel était étonné de le voir dans des chaussettes blanches, lui qui depuis plusieurs années avait pris le contre-pied de ce que leur mère imposait et ne portait que des tee-shirts colorés, des caleçons bariolés, des chaussettes rayées.

« C’est celles de Xavier ! Je les ai dénichées dans son panier de linge sale. Tu trouves pas qu’elles me vont bien ? » Il ricana : « Il a dû se branler dedans, y en a une qu’est mouillée au bout ! »

Axel fut confirmé dans sa conviction que son frère était en plein dérèglement. Il frissonna, pris par un sentiment pénible, mal distinct, où se mêlaient l’envie d’avoir été là au moment où Xavier s’était masturbé dans sa chaussette, d’avoir touché le tissu blanc quand il avait été imprégné, et le dégoût de ces grands pieds adultes qui déformaient les vêtements du jeune garçon, de ces orteils malpropres qui souillaient ses matières intimes, la substance de son plaisir.

Maxence lui posa les mains sur les épaules, et il le massa au travers des habits. « T’as mis combien de pulls ? T’as froid, mon petit chéri ?... »

– Arrête... lâche-moi ! »

Il lui caressa la nuque avec les pouces, lui remonta les doigts dans les cheveux.

« Laisse-moi... Faut que je termine ça », répéta-t-il, de plus en plus ennuyé.

Maxence se pencha et l’embrassa derrière l’oreille tout en descendant lascivement les mains sur son dos. « Ouais, ouais, tu vas travailler, t’inquiète... »

– Arrête ! »

Il l’enveloppa de ses bras, lui caressa la poitrine, glissa une main sous le pull. « Dis donc, c’est vachement doux ! » Il se mit à chanter : « T’es doux comme un doudou là-dedans dis donc... » Il rit.

Axel, qui sentait le membre de son frère se frotter dans son dos, se redressa avec un mouvement agacé pour essayer de l’écarter.

« Allez, fais pas ta chochette, je sais que t’adores ça... »

Au contraire, il n’aimait pas du tout la manière dont il le caressait, le tripotait, il était écoeuré par sa façon libidineuse de promener les mains sous son pull, sur son ventre, sa poitrine. Mais il se contraignait à rester patient, avec lui, il valait mieux ne pas s’opposer frontalement.

Maxence l’embrassa langoureusement dans le cou, juste sur la jugulaire. « Je suis un vampire, je vais te pomper tout ton sang ! » Et il lui fit un suçon.

« Max, arrête ! » Exaspéré par cette agacerie, il ne put s’empêcher de se lever tout en le repoussant assez sèchement.

Mais Maxence l’attrapa par le bras et, le tirant brusquement face à lui, il le saisit par la nuque et l’embrassa à pleine bouche.

Axel ne put se dégager, car la poigne de Maxence lui écrasait les cervicales. Son frère était bien plus fort que lui, il lui faisait peur, surtout quand il lui prenait la lubie de s’énervé d’un coup, et dans ce cas mieux valait laisser passer l’orage.

Maxence l'enlaça et recommença de l'embrasser dans le cou, en fourrant le nez sous le col de son pull, en le mordillant, en répétant : « Je vais te pomper le sang ! » Il lui frottait son sexe dressé contre le ventre, le lui passait sous le pull, le lui poussait dans le nombril. Puis de sa bouche il lui monta sur l'oreille, lui suça le lobe, lui enfonça la pointe de la langue dans le creux.

Axel sursauta. « Arrête, je te dis ! » Il recula en essayant de s'en débarrasser, mais son frère le suivait à mesure, et il finit par buter dos contre le mur.

« Quoi ? T'aimes pas que je t'embrasse ? Tu préfères ta maman ? » Maxence ricana. Il lui appuya les mains sur le torse, et il lui chiffonna le pull et le sous-pull ensemble, les lui remontant au milieu de la poitrine, y enfonçant voluptueusement les doigts comme des griffes. Il lui caressa le ventre, lui pelota les hanches en les regardant avec concupiscence. « T'as une taille de guêpe, ma poule ! T'es douce comme tout... »

Puis, le fixant droit dans les yeux, il lui attrapa la main et se mit à lui sucer les doigts, d'abord l'index, puis l'index et le majeur, puis les autres en suivant, dans une parodie de fellation.

Axel restait de glace.

« Arrête un peu de faire la gueule ! » Maxence lui mit l'autre main à la braguette et la frotta grossièrement. « Comme ça, ça va mieux ? » Et il recommença de lui sucer les doigts tout en le tripotant entre les jambes.

Il ferma les yeux. Il n'aimait pas les manières de son frère, mais dans cette caresse sommaire il y avait tout de même quelque chose qui le troublait.

« Tu portes encore ce vieux fut' en velours ? » Il attrapa la ceinture et la déboucla. « T'as pas envie de mettre des trucs plus sexy ? Arrête de te prendre pour un *gentleman-farmer* ! » Il rit. Il défit le bouton et abaissa la fermeture Éclair. Il enfonça la main et lui reprit le sexe au travers du boxer. Axel tressaillit.

Maxence se colla de nouveau contre lui, l'enlaça en lui passant une main dans le dos, et se remit à l'embrasser à pleine bouche, en lui fourrant la langue dans la gorge. Il continuait de pétrir assez rudement son petit paquet et, soudain, l'empoignant, il le serra dans son poing.

Axel se dégagea d'un coup en grimaçant de douleur. « Mais t'es dingue ! M'écrase pas comme ça ! Tu me fais mal... »

Comme si de rien n'était, Maxence le ramena sur lui, lui reprit les lèvres dans sa bouche, puis il enfonça la main sous l'élastique du boxer, et il s'empara de son membre en plein, le faisant rouler dans ses doigts. Axel gémit. Malgré la barbe de trois jours qui lui griffait les lèvres, malgré les doigts sans tendresse qui lui tordaient la verge, il

oscillait entre le désir que tout cela finît et le plaisir, presque féminin, d'être pris.

Maxence se recula et le contempla avec des yeux brillants. « Allez, jeune fille, viens me sucer un peu. »

Axel gémit. « Ah ! non, pas encore... » Il avait un mauvais souvenir des fois précédentes, car son frère négligeait souvent sa toilette.

Maxence l'attrapa d'un coup par le bras et le lui tordit brutalement dans le dos. « Quoi ? Qu'est-ce que t'as dit ?

– Arrête !... »

Il accentua sa torsion. « Tu préfères me lécher le cul ? »

Axel cria de douleur. « Arrête, O.K., je vais t'en faire une... »

Maxence sourit grassement. « Très bien. Tu vas me pomper, mais, après, tu vas aussi me lécher le cul. » Il le lâcha.

Axel se redressa. Son épaule le brûlait.

Maxence lui passa lentement la main dans le cou, juste à la racine des cheveux, et il le prit par la nuque. Axel était sur le point de s'abandonner et de fléchir les genoux, mais il le reprit par le bras et, malgré le pantalon qui lui entravait les jambes, il le poussa vers le lit, l'y faisant tomber sur le dos.

Maxence lui monta dessus, à califourchon, et s'assit sur ses cuisses. Il attrapa ensemble les deux pulls et les lui repoussa sous les bras. Il lui caressa le buste, puis, se penchant en avant, il le renifla sous les aisselles, le lécha, le mordilla. « Je suis un sniffeur ! » ricana-t-il.

Il continua de le sentir partout, dans le cou, sur le ventre, entre les jambes. Puis il lui retourna le boxer sur les cuisses, et il lui fouina tout autour du sexe, butant avec le nez dans ses bourses et son pénis comme un groin. Il grommela : « Mmmh, tu sens bon ! Un vrai savon à la violette !... » Il l'embrassa dans le creux de l'aîne, sur le ventre, il remonta sur le flanc, juste au-dessus de la hanche où il le suçota, le mordilla, le lécha tout en disant : « C'est là que t'es le plus doux, le plus tendre, le plus bandant ! »

Il détestait sentir la barbe de Maxence lui griffer la peau, mais il avait renoncé à protester.

« Mmmh, un loukoum ! T'es trop bon ! » Tout à coup il s'allongea sur Axel et le chevaucha furieusement, simulant une sorte de coït frénétique, comme un chien en rut, le serrant entre ses cuisses puissantes et lui frottant le ventre avec son sexe. Il lui comprimait le cou, lui tirait les cheveux, lui mordait les lèvres, il le prenait de tous les côtés à la fois.

Axel se laissait faire, secoué en tous sens, souhaitant seulement que son frère jouît le plus vite possible.

Soudain Maxence se retourna tête-bêche, et cette fois il lui chevaucha le visage, lui posant ses fesses juste sur le nez.

« Maintenant tu vas manger ma merde, ma merde de vampire ! »

Axel écœuré reçut sur son visage le cul poilu de son frère.

« Vas-y, lèche ! Lèche-moi ! Et enfonce-moi la langue bien profond ! »

La patience d'Axel cette fois avait atteint sa limite. Il vit rouge. Il poussa Maxence sous les cuisses et, le soulevant à demi, le fit basculer sur le côté.

Maxence se rétablit avec la vitesse d'un félin. « Quoi ? Tu m'as poussé ? T'as osé me pousser ?!... » Et avant qu'Axel eût le temps de réagir, il l'attrapa par la nuque en le serrant de nouveau entre le pouce et l'index, comme dans une pince. Axel jeta un cri.

« Tu vas voir ! » gronda Maxence en le faisant tomber par terre et en s'asseyant sur le bord du lit. « Je vais t'apprendre à obéir à ton frère aîné ! » Il lui amena le visage entre ses jambes ouvertes. « Je t'ai dit de me sucer, tu vas me sucer. »

Axel était empêché de toute résistance par ces deux doigts qui lui entraient durement de part et d'autre du cou et lui faisaient un mal de chien. Le gland rouge, massif, lui fut introduit de force entre les lèvres.

« Allez, et fais du bon travail, petit cochon ! »

Il fit de son mieux. Le sexe qu'on lui fourrait dans la bouche ne sentait pas bon, mais il s'en apercevait à peine, la douleur aiguë qui lui traversait la nuque masquait tout.

Maxence le lâcha enfin, mais ce fut pour le reprendre par la tête, en lui enfonçant profondément ses doigts dans les cheveux, pour le diriger, l'empaler sur lui, cherchant à pénétrer au plus loin dans sa gorge.

Il eut plusieurs hoquets, craignit de vomir, mais ce n'était pas la première fois qu'il subissait cela, et il parvint à gérer.

Maxence tremblait d'excitation, riait de plaisir. « Tu fais moins le faraud, hein, maintenant ? »

Axel cherchait seulement à conclure cette séance pénible au plus vite, et pour cela il s'appliquait sur le membre qui le pénétrait, il l'aspirait, le sollicitait avec la langue. Mais il fut déçu de le sentir se retirer de lui sans s'être vidé.

Maxence se releva et il finit de lui ôter le boxer et le pantalon. Puis, l'attrapant par le bras, il le poussa face sur le lit.

« Tourne-toi un peu par là, mon petit poulet... je vais t'embrocher ! » Il gloussa.

Axel, horrifié, comprit soudain qu'allait se produire ce qu'il redoutait depuis longtemps. Il voulut se relever, repousser son frère, ap-

peler à l'aide, mais Maxence le reprit par la nuque et lui enfonça la tête dans les oreillers.

« Bouge pas ! Aujourd'hui est un grand jour, tu vas y avoir droit ! »

Axel eut beau se tortiller en tous sens, il ne put empêcher son frère de lui écarter les jambes, de s'installer entre ses cuisses. Il était écrasé à la fois par la force physique qui le plaquait et contre laquelle il ne pouvait rien, mais surtout par l'humiliation de se faire violer. Il essayait de pousser des cris, espérant que malgré le bâillon des oreillers Xavier peut-être l'entendrait par le trou dans la cloison ; puis il se rappela que la porte de la salle de bains était fermée.

« Y a un moment que j'avais envie de te baiser pour de vrai, t'sais... Ça me manquait... »

Il l'entendit se cracher dans la main. Il sursauta quand il lui enduisit longuement la raie, insistant sur sa petite encoche.

« Je vais te faire sauter le bouchon ! Tu vas aimer, tu vas voir ! C't autre chose que les doigts fourrés de la daronne ! »

Il gémit en sentant les doigts l'écarter durement, le bousculer, lui fourrer de la salive à l'intérieur.

« J'adore ton cul ! T'as le plus joli trou de balle que j'aie jamais vu ! »

L'anxiété redoubla quand le gland se posa contre lui. Avec l'énergie du désespoir, il grogna dans les coussins : « Max, arrête ! Non ! »

Maxence ricana. « Allez, t'es pas une chochette, t'es un mec, t'as des couilles ? Tu peux prendre ça !... » Et il donna un bon coup de reins.

Axel hurla. Il crut qu'il était déchiré.

« Alors, qu'est-ce que t'en penses ? Ça fait tout drôle, non ? »

Électrisé par l'idée de dépuceler son frère, Maxence se mit en mouvement et, très vite, il le pistonna à un rythme forcené.

La nuit

En pyjama, debout dans le couloir, Félix pleurait. Il se mordait les poings pour qu'on ne l'entendît pas. Puis il devina au travers de la porte s'approcher un pas incertain, et il fila se réfugier dans sa chambre.

Il se jeta sous sa couette et s'y roula pour se réchauffer. Il aimait tellement Axel ! Il ne supportait pas qu'on lui fît du mal. Il ne savait pas exactement ce que Maxence lui avait fait, cependant il s'en doutait un peu. Mais il était trop petit pour intervenir ; d'une baffe, Maxence lui aurait retourné la tête.

Il se rappela cette fois, quand qu'il n'avait lui-même que six ans, où Axel avait lancé une insolence et en avait été puni sur-le-champ. Tout en tirant sa ceinture, son père lui avait ordonné de défaire son pantalon. Non seulement Axel l'avait descendu jusqu'aux chevilles en emportant son slip ensemble – alors que dans une situation pareille lui-même ne l'aurait baissé qu'à demi, et certainement pas le caleçon ! –, mais de surcroît il avait retiré d'un coup son pull et sa chemise, ce qu'on ne lui avait pas demandé. Il avait manifestement voulu provoquer son père par cette nudité, indécente en plein milieu du salon. Celui-ci s'en était bien vengé, la ceinture de cuir s'était abattue avec une virulence particulière. Des marques d'un rouge vif s'étaient entrecroisées sur ses fesses et n'avaient pas tardé à lui monter sur les reins, sur le dos... Sa mère depuis la porte criait en se tenant les joues : « Svyet ! Svyet ! *Stop it* ! Il n'a que dix ans ! Arrête, Svyet, *stop it*, je t'en prie ! », mais elle n'intervenait pas, comme pétrifiée... Il n'avait jamais pu oublier la silhouette demi-nue de son frère hurlant au milieu du salon et, de cet instant, son amour pour lui n'avait plus faibli.

Et maintenant, c'était Maxence qui le brutalisait en le forçant. À entendre comment Axel s'était débattu, ça ne devait pas lui plaire. Il comprenait bien, c'était un « grand », il n'était pas acceptable qu'il fût possédé comme une femme. Lui par contre, il aimerait bien un jour que son frère le prît. Il se doutait que ça devait faire un peu mal, mais avec lui il était prêt à tout expérimenter... Cependant, de ce qu'il avait encore vu l'après-midi, il craignait que celui-ci ne préférât s'occuper

de Xavier. C'était trop injuste : à l'évidence Xavier s'en moquait, il s'était laissé faire par facilité, par désœuvrement, y prenant un plaisir mécanique, alors que lui ne rêvait que de se prêter à Axel de toutes les façons qu'il pourrait désirer !

Il se vit, nu, dans le lit de son frère, dans ses bras, et au lieu de lui mettre son sexe entre les cuisses comme il l'avait fait le matin, Axel le lui remonterait un peu plus haut, et il viendrait se frotter contre ses fesses. Il lui aurait mis de la vaseline avant, comme font les vrais homosexuels, et grâce à quoi il s'enfoncerait en lui doucement, tendrement, sans lui faire mal.

Félix avait enserré ses poignets entre ses cuisses repliées et il les crispait nerveusement, à petits coups, en pressant son sexe tendu, tressautant d'excitation, se masturbant un peu à la manière d'une fille. Il essayait d'imaginer ce que ça pouvait faire d'avoir en soi un sexe dur, épais, gonflé. À plusieurs reprises, il s'était mis le doigt, mais il était trop court, il n'avait pas pu se toucher le fond ; est-ce qu'Axel, lui, le remplirait complètement ? Quel effet cela lui ferait-il d'avoir son membre en lui, planté dans son corps, dans cette mystérieuse cavité qu'il recelait au cœur de ses entrailles ? Il avait l'impression qu'il connaîtrait une sensation de complétude, de bonheur total.

Il glissa la main dans la fente de son pyjama, attrapa sa pine déjà filante au bout, et il l'astiqua à toute vitesse, dans le creux de sa paume. Il jouit à sec, agité de brusques soubresauts, avec au fond des yeux l'idée de son corps couplé à celui de son grand frère. Il retomba, épuisé. Il s'endormit d'un coup.

*

Axel resta longtemps prostré, roulé en boule sur son lit ; il avait très mal au derrière. Il en voulait énormément à son frère de l'avoir humilié à ce point. Il se demandait surtout comment il pouvait empêcher que cela se reproduisît. Il n'était pas question d'en parler à son père, mais sa mère aurait-elle encore l'autorité suffisante pour ramener Maxence à la raison ?

La douleur, même si elle s'était atténuée, continuait de l'élancer sourdement. Ainsi, voilà ce qu'on ressentait quand on se faisait sodomiser... Il se dit qu'aller aux toilettes l'apaiserait peut-être. Il se releva. La lampe de son bureau brûlait toujours.

Il finit de se déshabiller, puis, frissonnant, il mit le sweat et le bermuda blancs assez amples destinés à lui servir de pyjama, et il enfila une paire de chaussettes.

Comme on fait appel à un ami quand on est dans le désarroi, il prit le livre de Barbey d'Aurevilly avec lui et l'emporta dans le cabinet de toilette. Devant la cuvette, il baissa son short et s'assit. Il dut feuilleter

le livre pour retrouver la page, Maxence ayant évidemment égaré le signet.

Il poussa légèrement. Cela vint plus facilement que l'après-midi, au point qu'il dut se retenir et se contrôler pour éviter que Xavier entendît des sons indiscrets par le trou de la cloison. Après avoir fait descendre un serpent sinueux et mou qui s'extirpa placidement hors de lui, il se sentit un peu mieux. Son anus s'était détendu, desserré, il s'était retourné comme un gant, retrouvant sa fonction excrétrice après avoir été forcé à contresens. Il put se mettre à lire, reprenant l'histoire de ce très jeune officier qui n'avait, en fait, qu'un an de plus que lui.

C'était certainement la pire garnison où le hasard – que je crois le diable toujours, à ce moment-là ministre de la guerre, – pût m'envoyer pour mon début. Tonnerre de Dieu ! quelle platitude ! Je ne me souviens pas d'avoir fait nulle part, depuis, de plus maussade et de plus ennuyeux séjour. Seulement, avec l'âge que j'avais, et avec la première ivresse de l'uniforme – une sensation que vous ne connaissez pas, mais que connaissent tous ceux qui l'ont porté –, je ne souffrais guère de ce qui, plus tard, m'aurait paru insupportable. Au fond, que me faisait cette morne ville de province ?... Je l'habitais, après tout, beaucoup moins que mon uniforme – un chef-d'œuvre de Thomassin et Pied, qui me ravissait ! Cet uniforme, dont j'étais fou, me voilait et m'embellissait toutes choses ; et c'était – cela va vous sembler fort, mais c'est la vérité ! – cet uniforme qui était, à la lettre, ma véritable garnison ! Quand je m'ennuyais par trop dans cette ville sans mouvement, sans intérêt et sans vie, je me mettais en grande tenue – toutes aiguillettes dehors –, et l'ennui fuyait devant mon hausse-col ! J'étais comme ces femmes qui n'en font pas moins leur toilette quand elles sont seules et qu'elles n'attendent personne. Je m'habillais... pour moi.

Il fut surpris de remarquer combien il se sentait proche de ce jeune homme qui, deux siècles plus tôt, attachait la même importance à sa tenue – les brandebourgs d'argent, le bonnet à poil, les bottes à éperons... – que lui à des Clarks ou à un pull Éric Bompard !... Il avait parfois, lui aussi, le sentiment de s'habiller « pour lui ».

Il entendit soudain une porte qui s'ouvrait à côté. C'était celle de la chambre de Xavier. Il prêta l'oreille. Son frère s'était-il levé pour aller aux toilettes ? « Tu dors ?... » Il reconnut le ton rauque de Maxence. Que venait-il fabriquer chez Xavier au milieu de la nuit ? Allait-il l'emmerder lui aussi ? ! Il entendit le lit grincer. Était-ce Xavier qui s'était retourné ou Maxence assis sur le matelas ? « Qu'est-ce que tu fous là ?... » C'était la voix ensommeillée de Xavier. Il y eut un silence. Il approcha l'oreille du trou pour mieux distinguer ce qui se passait. Les paroles étaient voilées, mais tout à fait intelligibles.

Puis de nouveau Xavier : « Arrête, laisse-moi... Qu'est-ce que tu veux ?! » Après un temps, Maxence, d'un ton pénétré : « Je vais t'accomplir. Je vais te dépuceler. » Axel sentit son sang se glacer. Après ce qu'il venait de lui faire, son frère n'était pas encore rassasié ?! Il devait être complètement dopé. La voix de Maxence était grave, éraillée, comme décalée ; celle de Xavier, en pleine mutation, parut d'autant plus aiguë : « Mais t'es dingue ? Va te faire foutre ! C'est la nuit ! Laisse-moi dormir... – Tu m'excites vraiment, tu sais ? Je vais te baiser. Bien à fond. Tu vas être ma chose. Désormais, tu seras ma chienne. » Il y eut des bruits de froissements, comme si Xavier bougeait sous sa couette. Axel, abasourdi, n'arrivait pas à croire à ce qu'il entendait.

Après un temps, Maxence reprit : « À partir de maintenant, tu seras mon esclave. Tu ne baiseras qu'avec moi. Je t'interdis d'aller avec quelqu'un d'autre. Ou alors il devra me demander... » Axel pensa que son frère devenait complètement fou. Maxence répétait : « Je vais te baiser à fond. Je vais te défoncer. T'envoyer en enfer... » Il ricanait. Xavier remua dans son lit. « Max, arrête tes conneries. J'ai pas envie de baiser avec toi, j't'ai dit. Retourne te coucher, ou va voir Axel, ou Félix, s'ils veulent de toi, ou va te palucher, fais ce que tu veux, mais fous-moi la paix ! – Félix, il est trop petit ; Axel, je viens de me le taper, mais ça m'a juste donné envie de le faire avec toi ; c'est toi qui me fais triquer. T'es celui qui me fait bander le plus... – Eh ben moi, j'ai pas envie. » Il distingua le grognement de Maxence. « Ouais. J'avais bien peur que tu le prennes comme ça. Je vais devoir t'apprendre à mieux te conduire avec moi. Va falloir que tu sois plus docile, plus flexible ; je vais te faire à main. » Le lit grinça de nouveau, puis la porte se rouvrit ; Maxence sortait.

Il respira mieux. Son frère avait souvent des lubies, mais heureusement toutes n'avaient pas de suite. Il restait néanmoins troublé ; il eut du mal à reprendre son livre.

Je jouissais solitairement de mes épaulettes et de la dragonne de mon sabre, brillant au soleil, dans quelque coin de Cours désert où, vers quatre heures, j'avais l'habitude de me promener, sans chercher personne pour être heureux, et j'avais là des gonflements dans la poitrine, tout autant que, plus tard, au boulevard de Gand, lorsque j'entendais dire derrière moi, en donnant le bras à quelque femme : « Il faut convenir que voilà une fière tournure d'officier ! »

Il entendit la porte grincer de nouveau. Un instant, il espéra que Xavier était simplement allé la refermer, mais il comprit vite que Maxence était revenu au contraire. « Qu'est-ce que tu veux encore ?... » La voix de Xavier était inquiète. Soudain, il y eut des bruits de lutte, le sommier couina, Xavier devait gigoter dans son lit. Il s'écria : « Mais lâche-moi ! » Un cliquetis métallique suivit. « Mais

t'es dingue ! Qu'est-ce que tu fous avec ça ?! » Maxence grommela : « Reste tranquille, ça sert à rien de te trémousser comme un asticot... » Puis le son de quelque chose qui s'enclenche. « Mais enlève-moi ça ! » Xavier poussa un gémissement, vite étouffé. « Allez, ouvre ta petite gueule et mange ça ! »

Axel se renversa dos contre le réservoir des W.C. ; il se sentait vidé de son sang. Que se passait-il ? Que lui faisait-il subir ? Il ne les entendait plus. Comment Maxence avait-il réduit Xavier au silence ? Il tremblait légèrement. Que devait-il faire ? Fallait-il qu'il intervînt ? Il n'avait guère envie de se retrouver face à Maxence de nouveau. Les bruits de lutte avaient cessé. Xavier avait-il finalement accepté d'entrer dans son jeu ? « Allez, donne-moi ça... Arrête de te tortiller ou je te flanque une peignée ! » Maxence avait repris un ton bon enfant. Peut-être les choses se calmeraient-elles ? Il se rendait compte que ce souhait était bien illusoire.

« Où tu ranges tes ceintures ? » Il entendit des tiroirs qu'on ouvrait. Que voulait-il faire avec ça ? Il n'allait tout de même pas le fouetter ?! « Ah ! voilà. » Il ne distingua ensuite presque aucun bruit, seulement ceux de quelqu'un qui se déplaçait dans la pièce, et plus rien de Xavier : s'était-il fait une raison ? Ce silence faisait peur.

« Je vais te faire une première séance de dressage... » Il sentit les poils se raidir sur son corps : la voix de Maxence avait pris une inflexion effrayante ; il en fut tétanisé. À la fois il voulait voler à l'aide de son petit frère, et il était paralysé à l'idée de s'opposer à Maxence. « Regarde ce qu'on a fabriqué en TP : un transformateur électrique ! T'as vu, il est bien, avec un potar, des diodes pour afficher le niveau, et tout !... »

C'en était trop. Il devait y aller. Il posa son livre par terre. « Où est-ce que t'as une prise par ici ?... » Il s'essuya rapidement, mais ne tira pas la chasse par il ne savait quelle crainte qu'on devinât sa présence et qu'on comprît qu'il avait écouté. « Ah, voilà !... » Il se leva, remonta son short fébrilement ; il sentait qu'il tremblait. Il sortit.

Depuis sa chambre, il n'entendait pratiquement plus rien. Un instant, il se demanda s'il n'avait pas rêvé, s'il n'avait pas fantasmé toute cette scène. Mais il fallait qu'il en eût le cœur net.

Il sortit dans le couloir. Au ras du sol, un faible rai marquait la porte de Xavier. Il s'arrêta devant le panneau, tendit l'oreille. « Remonte ça... Je vais commencer gentiment... T'as de très jolies petites tétines, tu sais ! » Il distingua un très léger ronflement, et soudain un grognement étouffé accompagné des bruits de quelqu'un qui se débat. Puis un nouveau silence. « Tu saisis, mon petit chéri ? Quand j'te dis que je vais faire de toi mon esclave, c'est pas des vanes. C'est pour de vrai. Pour le moment, j'suis sûr que t'y crois toujours pas. Mais tout à l'heure, après une bonne séance, tu seras plus compréhensif...

Tiens, montre-moi l'autre. » Le ronflement reprit, suivi des mêmes secousses dans le lit.

Axel prit son courage à deux mains, et il ouvrit la porte. La scène qu'il découvrit était au-delà de ce qu'il avait imaginé. Au fond de la chambre, dans le cône de lumière de la lampe de chevet, Xavier était allongé sur le dos, au bout du lit, alors que la couette gisait le long du mur. Ses bras étaient ramenés sous ses reins, manifestement attachés, et un étrange harnais lui entourait la tête en passant derrière la nuque, retenant une boule rouge qui lui écartelait la bouche – il reconnut un bâillon-boule comme il en avait vu sur Internet. Son sweat blanc était remonté sous les aisselles, il n'avait plus son short – il l'aperçut par terre –, et ses jambes écartées étaient attachées aux pieds du lit par des ceintures, les genoux pliés sur le bord du matelas. Son sexe, tout petit, réduit à une virgule, était totalement exposé entre ses cuisses ouvertes. Maxence, qui n'avait manifestement pas entendu la porte, était à demi allongé à côté, toujours nu et en chaussettes. Il tenait deux pointes métalliques de la taille d'un crayon et reliées à des fils, comme celles qu'on utilise sur les testeurs électriques, et il regardait son jeune frère d'un air goguenard, effrayant, où se mêlaient le désir et la cruauté. Depuis le seuil, pétrifié, il le vit poser la pointe noire sur un tétin et, dès qu'il mit la rouge sur l'autre, le garçon se tendit comme une corde sur le lit, retenu par les pieds, ses cheveux volant en tous sens ; mais son cri fut efficacement étouffé par la boule de caoutchouc.

« Ça le fait, hein ? Je savais que ça serait super fun ! » Maxence rit.

Mais il dut à cet instant sentir une présence, car il tourna brusquement la tête. En le découvrant, ses traits se durcirent. « Qu'est-ce que tu fous là ?! »

À la fois choqué et fasciné, Axel ne bougea pas.

Son frère se releva d'un coup. Il s'avança droit sur lui en reprenant son sourire sarcastique : « T'es venu t'amuser avec nous ? » Il tourna autour de lui, refermant la porte, et arbora un air mielleux : « Tu joues de quel côté ? Avec moi ou avec lui ? » Il le regarda sous le nez, provocant : « Si c'est avec moi, je te prends comme assistant, et tu verras, tu vas kiffer à mort ; mais si c'est avec lui, je t'attache à côté. Ça me plairait bien, aussi, de faire un peu de SM avec toi ! »

Axel aurait voulu lui dire d'arrêter tout cela, que sa folie dépassait les bornes, qu'il allait avoir de sérieux ennuis, mais comment faire ? Le prendre de front ? son frère était bien plus fort que lui, il le maîtriserait sans peine. Ressortir et aller chercher de l'aide ? les parents n'étaient pas rentrés, et de toute façon il n'aurait envisagé de les mettre au courant qu'en toute dernière ressource. Il réfléchissait intensément, car il devait se décider vite. Pour gagner du temps, il avança lentement vers le lit. En découvrant le corps de Xavier attaché, à moi-

tié nu, il fut envahi par un sentiment très ambigu : il devait reconnaître que le voir dans cette situation était singulièrement excitant.

Une troisième voie se présentait, mais elle était étroite : entrer dans le jeu de Maxence pour le contrôler et éviter le pire. Xavier, la bouche écartelée par cette obscène boule rouge, le dévisageait intensément au travers de ses boucles blondes éparpillées sur son visage. Il était affolé ; il fallait commencer par le rassurer. Affectant un air détaché, Axel contourna le lit pour se placer à côté de sa tête ; Maxence le suivait des yeux, mais ne bougeait pas.

Il examina son jeune frère contraint à la situation humiliante d'une étoile de mer épinglée, et il fut ému par la beauté de son corps, démultipliée par la contorsion que lui imposaient ses jambes grand écartées et ses bras tordus sous les reins. Son ventre se creusait d'appréhension, les tendons saillaient depuis l'aine vers les cuisses ouvertes, les genoux tremblaient de peur.

Il se pencha sur lui, attrapa son sweat rassemblé sous les bras, le lui tira par-dessus la tête, et le fit passer sous la nuque. Puis il lui caressa largement la poitrine de ses mains à plat, comme quelqu'un qui s'empare d'un corps, qui se prépare à en jouir. Il en profita pour lui souffler à l'oreille, discrètement : « Laisse-toi faire. Ne crains rien. »

Maxence maintenant jubilait. Il lui tendit les électrodes : « Tu veux essayer ? Regarde, t'appliques d'abord la noire, c'est la cathode, et ensuite, quand tu mets la rouge, l'anode, tu fais passer le courant entre les deux... » Il était fier de ce qu'il avait réalisé.

Axel revint lentement au pied du lit. Surmontant son malaise, il se laissa tomber à genoux, devant l'angle formé par les jambes écartées de son jeune frère. Puis, sans un mot, il prit les électrodes qu'on lui présentait. Il se demanda que faire pour paraître le torturer sans trop le faire souffrir. Il savait que la gégène était souvent appliquée sur les parties génitales et, de façon générale, sur les organes les plus sensibles comme l'oreille, ce qu'il devait justement éviter. Il pensa que le pied serait peut-être moins douloureux. Il hésita une seconde, impressionné du pouvoir qu'il avait dans les mains. Puis, avec une peur qui l'excitait étonnamment, il posa la pointe noire à la base du petit orteil, et la rouge à son extrémité. Xavier bondit sur le lit. Affolé, il écarta aussitôt les électrodes.

Maxence exulta. « Bravo, mec ! » fit-il en l'ébouriffant affectueusement. Il se laissa tomber à genoux dans son dos et le colla en lui enserrant le buste. Il l'embrassa derrière l'oreille. « Vas-y, gars, recommence ! Faut qu'il prenne une bonne dérouillée, ce petit con. Après, il sera docile comme un toutou ! »

Il sentit le pénis durci de Maxence lui caresser les reins, et il se rendit compte que, dans son bermuda, le sien aussi avait commencé de s'étendre. Il changea de pied et posa successivement les deux élec-

trodes à deux endroits du gros orteil. Xavier instantanément se tremoussa sur le matelas. Maintenant qu'il voyait un peu mieux l'effet qu'il produisait, il osa rester une seconde de plus avant de s'écarter.

« C'est divin, non ?!... Tu peux lui laisser plus longtemps, t'sais : y va pas en mourir ! » Maxence ricana. Il le caressait le long des flancs, lui remontant le sweat sous les bras, s'emparant de son torse, lui frottant le ventre. « Allez, mets-en-lui un coup dans les couilles. C'est ça qui est super bon ! C'est comme ça qu'il va apprendre à fond... »

Axel sentit une moiteur sourdre à ses aisselles. Il se demandait comment il allait éviter cela, et, à la fois, l'idée de découvrir l'effet que produirait une décharge sur le petit sexe couché devant lui l'attirait incroyablement. Puis il observa le transformateur posé sur le lit, le bouton du rhéostat, les diodes qui indiquaient que la puissance était à moitié. Maxence, derrière lui, ne pouvait le voir. Discrètement, il tourna le bouton au minimum, puis il toucha le bout du prépuce avec les pointes brillantes. Xavier fut agité d'une vive saccade, il grogna de surprise, mais il ne se tordit pas de douleur. Axel put les laisser quelques secondes de plus, et dès qu'il les retira il remit le bouton en place. Sa verge frémissait, de plus en plus dure et gonflée par l'émotion de ce qu'il venait de faire.

Maxence n'avait pas remarqué la supercherie, et il s'étonna du peu de réactions de sa victime. « Recommence. On dirait que ça lui fait rien. Mets-lui sur les couilles, pour voir ?

– Non, c'est assez. » Sa voix tremblait un peu, mais il pensait avoir fait ses preuves suffisamment pour s'imposer. « S'il a pas compris, on refera une séance, mais faut voir d'abord s'il est... “compréhensif”, maintenant. » Il utilisait à dessein le langage convenu que son frère attendait.

Maxence gloussa de plaisir. « O.K. On va voir. » Il se releva.

Il s'approcha de Xavier ; le membre, lourdement dressé, comme une matraque, oscillait au-dessus du visage renversé du jeune garçon. « T'as de la chance ! Axel, il est sympa avec toi... On va te détacher, mais si tu fais le malin, ou que tu gueules, ou quoi, je peux te dire que ton second tour, ça sera plus pareil : je te mets la puissance au max, je te les fourre dans le cul, et je te les laisse une minute !... T'as pigé ? Réponds ! »

Xavier hocha péniblement la tête.

Maxence défit les lanières qui retenaient le bâillon. La boule de caoutchouc fut recrachée avec soulagement. « Détache-lui les jambes, qu'on puisse se le baiser à l'aise. »

Axel défit les ceintures qui s'enroulaient autour des fines chevilles, mais ses doigts tremblaient et il dut s'y reprendre à plusieurs fois.

Maxence attrapa Xavier par le bras et le leva d'une bourrade. « Allez, debout ! Viens par ici, p'tit merdeux ! » L'entraînant derrière lui, il s'assit sur la chaise pivotante du bureau, et il le fit tomber à genoux devant lui. « On va voir si t'as compris. »

Xavier se laissait faire. Son sweat lui glissa dans le dos et resta amassé en vrac au bout des bras, en travers de ses reins. Axel découvrit les menottes qui retenaient ses poignets. Il se demanda où son frère avait pu se les procurer ; sans doute dans la même boutique où il avait trouvé le bâillon.

« Viens plus près ! »

Xavier s'avança entre les jambes qui s'ouvraient devant lui.

« Encore. »

Xavier était maintenant entre les cuisses de son frère, son visage frôlant le membre tendu qui oscillait devant lui.

Maxence lui passa la main à plat sur la poitrine, sur l'épaule, dans le cou, comme pour en prendre possession. « Je vais commencer par t'apprendre à sucer correctement, ma cochonne. » Il lui pinça les joues entre ses doigts et lui tordit la tête en l'obligeant à le regarder : « Tu vas me faire une pipe. Mais pas une petite sucette de jeune fille, d'accord ? Un vrai truc, qui me fasse bander à mort. T'as compris ?... Pour commencer, faut que tu me lèches. »

De la main gauche, il attrapa son frère par les cheveux et, se tenant le membre de l'autre, il lui en présenta le bout devant la bouche. Timidement, Xavier avança la langue.

À peine l'avait-il frôlé que Maxence se redressa en jubilant. « Ah ! c'est trop fort ! » Puis il lui revint sur les lèvres, et il paraissait électrisé chaque fois qu'il les effleurait, passant et repassant dessus.

Il regarda Axel : « Allez viens, toi ! Pendant ce temps, tu vas le préparer : tu vas lui fourrer des doigts dans le cul. Faut le faire un peu. Autant qu'y sache ce qui l'attend ! »

Axel avança lentement et se plaça à genoux derrière son petit frère, entre ses jambes. Hors de la vue de Maxence, il lui caressa les bras, au-dessus du sweat rassemblé en bourrelet sur les poignets, comme un signe amical, pour le rassurer. Mais il y avait quelque chose de très particulier, de très excitant, à le tenir dans cette position, comme si, effectivement, il était transformé en un jeune esclave...

Maxence écarta légèrement la tête qu'il conduisait toujours de sa main enfoncée dans les mèches blondes. « Passe-toi la langue sur les lèvres : mets-y plein de salive ! »

Xavier obéit, mais Axel le sentait trembler de rage.

Maxence approcha de nouveau son gland des lèvres humidifiées, et l'y fit coulisser lentement, de gauche et de droite.

Il le voyait vibrer d'excitation, tandis que Xavier tentait de se reculer, contracté par l'écœurement.

Maxence poussa un grognement mécontent : « Qu'est-ce que t'as ? Tu trouves que je pue ? »

Xavier ne répondit pas. Axel lui caressa discrètement le dos, en signe d'encouragement.

Maxence ricana : « T'aimes pas comment je sens ? »

Xavier répondit crânement : « Non ! »

Il le gifla à la volée. « C'était pas la bonne réponse ! Réponds mieux, ou j'te rattache sur le lit, et cette fois c'est moi qui m'occuperai de te faire sauter la cervelle... Alors : t'aimes comment je schlingue ?

– Oui... » murmura Xavier à demi assommé.

Maxence le gifla de nouveau, en retour. « Non. Tu dois dire : “J'aime comment tu pues, Maxence”. Répète. »

Axel était affolé par la violence des gifles, mais en même temps sa verge s'était encore redressée.

Xavier prononça péniblement : « J'aime... comment tu pues, Maxence... »

Axel frissonna. Il était sidéré par l'effet que lui procurait cette scène. Il s'était toujours dit non-violent, mais la perversité de la situation l'émouvait profondément. Il se rendit compte qu'un peu de liquide mouillait le devant de son bermuda.

« C'est mieux... Ça fait trois jours que je me lave pas pour toi ! » Maxence ricana.

Il ramena lentement Xavier sur lui et, progressivement, il lui mit son gland dans la bouche. Il gémit : « Ah ! T'es bon... » Il lui fourragea dans les cheveux « Vas-y, commence à me téter maintenant, mais seulement la pointe. »

Xavier n'avait d'autre choix que faire ce qu'on lui ordonnait. Axel s'était penché légèrement de côté pour suivre, par-dessus son épaule, chaque mouvement des jolies lèvres retournées par le gland dilaté, plein de sang, qui entrait et ressortait sur les rives de cette bouche jeune, délicate, doucement charnelle. Et ce rapprochement contre-nature lui paraissait aussi ignoble qu'excitant.

Maxence ordonna de nouveau : « Vas-y, travaille-lui un peu le cul, ça va le faire frétiller... »

Passant sous les mains attachées et recroquevillées au bas des reins, il s'empara des fesses de son frère, durcies par la position à genoux qui l'obligeait à se raidir, et il eut un grand bonheur à les lui malaxer lentement. Mais, malgré ce que Maxence lui avait demandé, il évita de le forcer.

« Maintenant, vas-y, mon petit chéri : t'y vas avec la langue, tu me la fais passer tout autour, tu me l'enveloppes, tu... »

Axel commençait d'être rassuré. Après tout, maintenant que la séance d'électricité était passée, que Xavier reçût une leçon de pratique ne pouvait pas être bien méchant.

Soudain, Maxence se recula vivement, comme piqué par une guêpe. « Aaaah ! c'est trop fort !... Ce petit con va me faire sauter les plombs ! » Il resta un instant écarté, son membre luisant flottant dans l'air devant lui, à attendre que l'intensité des sensations se calmât.

Axel crut que l'échéance approchait. Il s'empara des épaules de son jeune frère et lui souffla derrière l'oreille : « Il est mûr, t'inquiète, c'est bientôt fini... »

Maxence ne prêta pas attention à ce jeu. Toujours le dirigeant par les cheveux, il renversa la tête de Xavier en arrière et l'examina de près. « Ah ! t'as vraiment une petite gueule bandante ! T'es faite pour être baisée, ma chatte ! Je vais te désosser ! te casser ! te démolir ! Je vais te défoncer au démonte-pneu !... »

Il rapprocha son gland du nez joliment dessiné, en titilla le méplat à l'extrémité, suivit son arête. Il redescendit sur l'aile légèrement ourlée et se frotta à la coquille délicate d'une narine. « Dommage que tu les aies si petites ! J'aurais bien aimé te les enfiler aussi... »

Axel, qui ne pouvait se retenir d'observer les errements de l'organe tumescent sur le visage enfantin, était sidéré par la voix basse, grave, qu'avait prise Maxence : il semblait parti très loin.

Le gland rubicond vint sur la joue rosée, tendre comme un voile, incroyablement douce et lisse, monta vers l'œil, ovale parfait aux angles nets, dont les paupières ciselées entouraient les cercles concentriques de l'iris gris et de la pupille noire. « T'as les yeux couleur de la mer... »

Axel était d'accord : les yeux de Xavier étaient magnifiques.

« ... Je te giclerai dessus. Je vais te les noyer dans mon jus, comme des huîtres dans leur eau... »

Après un temps où il vogua dans sa rêverie, caressant Xavier juste sous l'œil, Maxence parut revenir à lui. Il lui ramena son gland devant la bouche. « Ouvre-la grande... » Et il s'enfonça lentement, cette fois jusqu'au fond de la gorge.

Axel vit Xavier manquer s'étouffer et de nouveau lui souffla à l'oreille : « Détends-toi, respire par le nez... Caresse-le avec la langue, serre-le dans ta gorge... tu vas le terminer... »

Mais Maxence poussa un grognement et ressortit presque aussitôt.

Xavier se courba en avant, hoquetant en cherchant à retrouver son souffle.

« Je m’attendais à ce que ce soit bandant de m’occuper de toi, de foutre ta petite gueule d’ange, de m’enfoncer dans ta tignasse, mais j’aurais jamais cru que t’aurais pu me donner tant de plaisir ! » Il lui passa la main sur le visage, comme s’il avait voulu l’effacer.

Il regarda Axel : « Allez, à ton tour un peu... J’ai bien envie de le voir te bouffer le cul... Mais t’es pas encore à poil ?! »

Axel tressaillit, comme s’il avait commis une faute dans le cours d’un rituel. Il hésita, mais il n’avait pas le loisir de réfléchir. Il se releva, retira son sweat, glissa les doigts sous l’élastique de son bermuda, le fit coulisser le long de ses jambes. Il garda ses chaussettes – il se rendit compte qu’il mimait sans le faire exprès la tenue de son frère, comme si elle était d’une secte.

Maxence lui ordonna : « Mets-toi à genoux devant le lit : je vais te l’amener. »

Axel savait que le mieux était de faire ce qu’on attendait de lui, et il alla s’agenouiller ; il courba le torse en travers du matelas, la tête reposant de côté entre ses mains. La docilité qu’il affectait lui était odieuse et excitante à la fois, elle l’émouvait plus qu’il n’aurait su dire.

Il entendit Maxence conduire Xavier et l’agenouiller derrière lui. « T’as vu les jolies bouboules qu’il a sous le cul ? Commence par les lui lécher. Ça te mettra en train ! »

Axel sentit qu’on plaçait son frère entre ses pieds écartés, qu’on lui poussait le visage entre les fesses, puis, soudain, un petit organe mouillé le frôla derrière les bourses ! Il en fut percé jusqu’au tréfonds par un frisson délicieux. Il se mordit les lèvres pour ne pas trahir son plaisir, le garder pour lui. La langue remonta de gauche, redescendit de droite, papillonna par-dessous, lui produisant des ébranlements incroyables, s’envola même au-dessus, sur l’amorce de sa raie. Xavier ne paraissait pas y avoir de répugnance.

« Allez, maintenant mets-lui la langue dans le trou. » Il sentit Maxence lui enfoncer le visage de Xavier dans le derrière. « Vas-y, fourre-lui le cul ! »

Mais, à cela, Xavier ne se résolut pas. Il devait avoir peur. Axel sentait toujours contre lui le mince visage qui se débattait, enfoncé entre ses fesses, mais plus aucune caresse.

« Allons, c’est pas difficile ! Tu fais comme ça, mais avec la langue... »

Xavier poussa un cri. « Arrête ! tu me fais mal !

– Alors, vas-y ! »

Il sentit Xavier faire une timide tentative, mais il continuait de se refuser, il se braquait. À sa place, il n’aurait pas davantage pu franchir cette barrière, accomplir cet acte contre nature, mettre la langue,

l'organe des aliments et aussi de l'amour, en contact avec l'orifice d'où sortaient les excréments – et ceux d'un autre en plus !

« Tu veux rien entendre ? Très bien. On va utiliser d'autres arguments. »

Inquiet, Axel se retourna partiellement pour voir ce qui se passait, tel un soldat qui pointe le nez hors d'une tranchée pendant le feu. Maxence s'étant placé à côté de Xavier, il le maintint en lui entourant le torse du bras gauche, et, levant la main droite, il lui assena une vigoureuse claque sur les fesses.

Xavier cria. « Arrête !... »

Maxence s'exclama : « Mais ta gueule ! » Il le saisit par le bras, le redressa brutalement, et d'une secousse le rejeta face contre le lit, à côté d'Axel. « Je t'avais prévenu ! » Il attrapa un oreiller, souleva la tête de Xavier en le prenant par les cheveux, et la lui rabattit dessus. Puis, lui maintenant le visage plongé dans le coussin, il leva le bras et lui frappa le derrière de nouveau. Xavier fut agité par un soubresaut, mais le duvet étouffa son cri.

De nouveaux coups tombèrent en suivant. Maxence le claquait à tour de bras, et comme il était plutôt costaud les petites fesses resserrées par la douleur se coloraient à toute vitesse. Le garçon, solidement contenu par la poigne refermée sur sa nuque, se tortillait contre le matelas, en vain, comme une couleuvre prisonnière sous une fourche.

Axel, atterré, se sentait impuissant, tétanisé par la honte, victime tout autant que Xavier, réduit par il ne savait quelle chance au rôle de spectateur.

Maxence continuait, allant sur les cuisses, les frappant sans pitié, les marquant de plaques blanches où montaient rapidement des teintes d'un rose vif, puis il retournait sur les fesses qu'il ne se lassait pas de brutaliser.

Enfin, il s'écarta, se redressa, le souffle court. Il paraissait débordé par l'excitation.

Il se laissa tomber à genoux et dit à Axel : « Viens voir... viens voir comme il est bandant, son petit cul maintenant !... » Et il lui caressait le derrière comme la croupe d'un poulain, descendant doucement sur les cuisses, revenant envelopper délicatement les fesses dans sa paume, à croire que soudain elles lui étaient devenues précieuses.

Fasciné, Axel s'abîma dans la contemplation de cette chair ravissante, rendue plus émouvante encore par les efflorescences roses qui s'y étendaient.

Maxence attrapa Xavier par ses menottes, le tira en arrière, et le fit tomber à genoux à côté de lui. Axel découvrit avec désolation le petit visage trempé de larmes.

« On va voir si t'as compris, à présent. » Il ramena le jeune garçon entre les cuisses d'Axel restées ouvertes. « Vas-y. Et cette fois, fais du bon travail. »

Axel reprit docilement sa position, et il sentit le visage de son frère revenir contre lui en tremblant, avant de se décider à lui remettre timidement la langue entre les fesses. Cette fois, cependant, elle monta plus haut, et, hésitant à peine, elle vint frôler son petit orifice. Il crut défaillir tellement la sensation était sublime... Soudain, honteux, il pensa qu'il s'était essuyé rapidement avant de quitter les W.C., et il espéra qu'il était propre...

Maxence eut un ricanement jouissif. « Eh ben voilà ! T'avais juste besoin d'un peu de motivation, on dirait ?... Comme quoi les vieilles méthodes restent les plus efficaces : une bonne correction, et tout de suite on y met de la bonne volonté ! »

Axel se cramponnait au matelas en suivant avec délectation la progression de cette pointe délicieuse qui venait sur son anus, en faisait le tour, revenait au centre. Jamais peut-être n'avait-il eu d'impression si suave, si originale, et il en était affaibli, ruiné intérieurement, son esprit devenu incapable de réfléchir se concentrait sur cette perception pour en profiter pleinement, exclusivement. Il savait qu'elle serait inoubliable.

Maxence grogna : « Allez ma chatte, à moi ! Montre-moi ton petit cul, je vais te faire ronronner, toi aussi ! »

Axel ressentit une vive frustration quand on lui arracha son frère... Il se retourna.

Maxence bousculait Xavier, l'étendait sur le dos, par terre sur le tapis. Celui-ci, qui voyait bien ce qui l'attendait, gémissait : « Non ! Arrête... Pas ça !... » Il essaya de se dérober en roulant sur le côté.

Mais Maxence le rattrapa par la cheville et le remit sur le dos en lui écartant les jambes. « Cesse de brailler, lavedu ! » Puis il s'avança au-dessus de lui et il lui cracha entre les fesses, à plusieurs reprises.

Axel fut écoeuré. Même s'il voyait bien pourquoi son frère faisait cela, il trouva ignoble comment il le faisait ; on aurait dit qu'il voulait rabaisser celui dont il se préparait à jouir.

Puis Maxence se prit la bite et, tandis qu'il plaquait Xavier au sol en pesant d'une main sur sa poitrine, il se présenta entre ses cuisses. Il fit remonter à plusieurs reprises son gros bout dans la raie étroite, de bas en haut, étalant la salive qu'il y avait mise, badigeonnant avec un soin particulier le petit creux.

Xavier cherchait toujours en vain à lui échapper et répétait : « Non, arrête !... »

Agacé, Maxence lança à Axel : « Fais-le taire, merde ! Fous-lui l'oreiller sur la gueule, et qu'on l'entende plus chougner ! »

Mais Axel ne pouvait imaginer mettre la tête de Xavier sous un coussin, l'étouffer à demi, et surtout pas que ce fût lui qui le fît ! De toute façon, il voyait bien que son frère aîné était à bout, qu'il ne pourrait pas remettre éternellement.

Maxence grogna entre ses dents : « Eh ben, qu'est-ce que t'attends, connard ?! »

Voyant qu'il ne bougeait pas, il se débrouilla seul. Il plaqua sa main gauche sur la bouche de Xavier pour le faire taire, puis, lui assurant son groin entre les fesses, il pesa sur lui. Mais rien ne se passa. Il maugréa : « C'est dingue ! Il a le cul aussi dur qu'un nœud de bois ! »

Il força encore et, soudain, comme un bouchon qui lâche d'un coup, Xavier fut débordé, empalé. Sous la main qui l'écrasait, il se tordit furieusement, il fut parcouru d'ondulations, et ses reins et ses épaules calquaient alternativement sur le sol comme un sandow. Il semblait fou de douleur, mais surtout fou de rage.

Maxence grogna de plaisir et s'exclama : « Voilà un moment que j'attendais ça ! » Il resta, tremblant, au fond du corps pourfendu. « Deux pucelages dans la même soirée ! J'ai battu mon record ! » Il se mit alors lentement en mouvement, puis de plus en plus violemment, reculant pour mieux rentrer, se renfonçant brutalement, claquant de ses cuisses les petites fesses ouvertes. « Et je t'aurai enfilé avant que la daronne s'occupe de toi, p'tit con ! Prise de vitesse, la vieille ! Elle aura pas le plaisir d'avoir le tien ! » Dans sa voix transparaisait une profonde satisfaction tandis qu'il allait et venait à grands coups dans la chair fragile.

Axel observait la scène avec une horreur mêlée de jalousie. Il aurait peut-être aimé être à la place de Maxence, encore qu'il s'y serait pris avec infiniment plus de douceur, mais il restait que le coït sauvage auquel il assistait le fascinait. Bientôt, aux halètements de plus en plus forts que poussait le butor, il sut que celui-ci était sur le point de céder ; depuis le temps qu'il était au bord de se perdre, il ne tiendrait guère davantage. Il en fut soulagé ; il n'en pouvait plus de ce rôle qu'il lui faisait jouer.

Soudain Maxence se figea de nouveau, planté au fond du corps qu'il transperçait, et il se redressa, pétrifié. Axel crut que cela y était. L'instant d'après, cependant, le tortionnaire s'arrachait d'un coup. Retirant la main qui muselait Xavier, il le reprit aux cheveux pour l'immobiliser, et de l'autre il dirigea son gland cramoisi vers le visage éperdu tout en se masturbant frénétiquement. « Ouvre les yeux ! ouvre les yeux ! » beuglait-il. Et il éjacula.

Xavier les avait évidemment fermés, au contraire, mais il n'en reçut pas moins une douche chaude et abondante. Plusieurs jets lui atterrirent sur le nez, le front, les paupières, et il eut la figure traversée de stries blanchâtres.

Axel était effaré de voir Maxence raide comme une trique, la nuque cassée au-dessus de ce spectacle dont il ne voulait rien perdre, les yeux écarquillés, bouche ouverte, lâchant son déversement épais, grouillant, sans plus s'inquiéter des cris rauques et aigus dont il accompagnait ses ultimes sursauts. Il se renversa en arrière en poussant un dernier gémissement, puis il se replia, tomba à quatre pattes, glissa sur le côté. Haletant, épuisé, les membres déjetés, il resta étendu, inerte comme un cadavre.

Axel s'agenouilla à côté de Xavier et, l'enveloppant de ses bras, il le serra tendrement contre lui, sans se soucier des glaires qui lui dégoulaient dans le cou. Il se sentait une boue d'ignominie – il était délicieusement bien.

*

Dans le calme de la nuit, on entendit une clé s'introduire dans la serrure de la porte d'entrée. Le cliquetis traversa le couloir, à la fois menaçant et rassurant : l'ordre revenait.

Axel, étendu dans le lit, les yeux grand ouverts, observait le plafond à la faible clarté de la lune qui s'était dégagée et filtrait entre les rideaux ; Xavier était à côté de lui, replié comme un fœtus sous la couette ; tous deux étaient nus. Il reconnut le pas des parents qui montaient dans leur chambre. Il se détendit : maintenant, Maxence ne risquait plus de débarquer... Il était parti en grommelant, après avoir libéré son « esclave » des menottes et récupéré son bâillon, sans un regard en arrière. Une fois son cerveau lavé par l'intense jouissance qui l'avait traversé, à demi stupéfié par la désescalade des substances qu'il avait prises, plus rien n'avait d'intérêt à ses yeux.

Xavier non plus ne dormait pas, il l'entendait à sa respiration. Après le départ de Maxence, le jeune garçon s'était sommairement essuyé la figure en utilisant son short, première « serviette » qu'il avait trouvée, puis il s'était jeté sur le lit où il s'était blotti dans la couette. Axel avait hésité, mais il n'avait pas pu le laisser seul après cette épreuve, et il s'était glissé auprès de lui. Il s'était cependant gardé de le toucher, ne sachant comment il en était considéré, comme allié, ou comme complice de son violeur.

Il prit une inspiration, se résolut à rompre le silence, et chuchota : « Les parents sont rentrés... Maxence ne reviendra plus ce soir... »

Xavier ne parut pas l'entendre.

Il continua bravement : « Je crois que... il est devenu complètement fou... Il pourrait revenir une autre fois... Mais je veux pas le dénoncer. Faut qu'on se débrouille seuls. »

Xavier ne réagissait pas.

« Si un jour il recommence, je viendrai, et je ferai des photos. Et je le menacerai de tout balancer s’il arrête pas. »

Cette fois, il perçut un frémissement dans le corps à côté de lui, comme si la boule de nerfs contractés se détendait légèrement.

« Je ne veux plus que, jamais, il te fasse du mal... » Il sentit les jambes de Xavier se déplier à peine. Le mot suivant lui demanda davantage de courage. Il murmura : « ... Je t’aime trop... »

Jamais il n’avait imaginé faire une telle déclaration à son jeune frère. Il avait depuis longtemps ressenti du désir pour lui, mais pas encore cet intense besoin de fusion qui le possédait à cet instant. Sans doute de l’avoir vu en danger, de l’avoir découvert comme victime entre les mains de Maxence, avait-il changé quelque chose. En tout cas, il fut rasséréiné de le lui avoir dit.

Plusieurs secondes s’égrenèrent ; une minute ; une autre. Puis Xavier se déroula lentement, se retourna, et, à demi sur le ventre, il rampa vers lui. Axel l’accueillit en écartant le bras et le laissa se couler dans le creux de son épaule. Il en eut une bouffée de bonheur : son frère l’avait entendu, à sa manière il avait agréé ce qu’il venait de lui déclarer, il l’avait admis. Il le serra contre lui et, repliant le coude, il lui caressa tendrement les cheveux. Il le sentit avancer la main sur lui, comme une réponse, une acceptation, et abandonner le bras en travers de ses hanches. Alors, il se tourna sur le flanc et acheva de l’enlacer.

Il ne le voyait pas, mais il percevait tout son corps nu en contact avec le sien, également nu. Il s’enroula autour de lui, et Xavier fit de même. Leurs cous s’imbriquèrent à la façon des chevaux, leurs bras s’emmêlèrent, leurs genoux se heurtèrent, leurs jambes montèrent l’une sur l’autre, comme de vagues mouvements de terrain. Les drapeaux de leurs sexes maintenant se relevaient doucement, se croisaient, soulevés par le vent de leur désir réciproque. Les sensations étaient éminemment différentes de celles de l’après-midi, où les vêtements les avaient gardés étanches l’un à l’autre. Il y avait dans cet instant une fraîcheur qui le ravissait, quelque chose de net, de lisse, de coulissant, un toucher simple et complet à la fois. Ce n’était pas la première fois qu’il touchait la peau nue de Xavier, mais c’était la première fois qu’il la touchait dans cette étendue. Il découvrait que les douceurs du coton ou du cachemire n’étaient pas les seules, que le contact direct créait un univers entièrement différent, et d’une intensité singulière. Cela venait peut-être de leurs chaleurs qui s’échangeaient, de ce mélange de souplesse et de tenue, des minuscules poils qui comme des vibrons transmettaient les frissons tout le long du corps. Dans cet épanouissement, cette rencontre pleine, sans écran, il pensait que leurs âmes fusionnaient ; ils étaient deux jeunes arbres enchevêtrant leurs racines.

Il s'écarta, lui caressa la tête en dégageant les mèches éparpillées, puis il l'embrassa sur le front ; il s'aperçut qu'il se ressentait encore de l'aspersion qu'il avait subie. Alors, sans retenue, sans pudeur, il le lécha. Cela lui répugnait un peu d'avaler le sperme de Maxence, mais pour Xavier il se sentait prêt à tout. Il lui passa la langue sur les sourcils, sur les paupières, précautionneusement, sur le nez, les joues, à la manière d'une chatte qui toilette son petit, et le jeune garçon n'offrait aucune résistance, il se livrait simplement à ses soins, comme s'il les trouvait naturels.

Axel lui vint enfin sur la bouche, et il l'embrassa doucement. Leur baiser fut bref, mais délicieusement tendre, léger, tel deux papillons qui se rencontrent. Puis il l'amena contre lui de nouveau, tête dans son cou, torse contre son torse, hanches contre ses hanches, sexes entrecroisés, et il avait l'impression de faire le plein d'un échange, d'une association qu'il découvrait avoir attendue depuis longtemps. Les vers de « Correspondances » lui revinrent : « ... Il est des parfums frais comme des chairs d'enfants, | Doux comme les hautbois, verts comme les prairies... » C'était précisément ce qu'il ressentait.

Il descendit dans le creux de ses reins et lui prit les fesses à pleines mains. Elles étaient là, disponibles, livrées, incroyablement nues – elles aussi divinement fraîches, douces et vertes... Il ne put s'empêcher de les agripper, de les manier, de les forcer, et, alors qu'il les tirait à lui, leurs ventres s'embrassèrent, deux écrins de velours se scellèrent l'un contre l'autre, tandis que les tentacules de leurs jambes flottaient, au loin, depuis leurs bassins réunis.

Cette union de tout son corps lui procura une impression qu'il n'avait jamais connue. Il se souvint de Félix qu'il avait caressé le matin, mais celui-ci ne lui produisait pas le même effet, il ne l'aimait pas avec la même force. Qu'est-ce que Xavier recelait que Félix n'avait pas ? Était-ce question d'élection ? Ou seulement parce qu'il s'agissait de la première fois ? Devrait-il se résoudre à voir s'affaiblir cet intense magnétisme qu'il ressentait à l'instant ? Il ne voulait pas le croire, ce n'était pas possible... Il se rendit compte que, dans cette journée, du réveil à la nuit, il était passé des caresses avec Félix à celles avec Xavier, d'un petit jeu sans conséquences à un vif sentiment amoureux. Il avait réalisé ce dont, depuis longtemps, il avait rêvé bien souvent.

Il s'écarta, et il l'embrassa de nouveau. Mais cette fois leur baiser dura, leurs lèvres alternativement s'avançaient à la rencontre les unes des autres, elles se provoquaient, se caressaient, elles léchaient mutuellement leurs fruits juteux de salive, elles se mordillaient tant elles avaient ensemble le désir de fusionner. Il lui glissa la main entre les cuisses et trouva la verge raidie qui pointait vers lui ; il l'enveloppa dans sa paume. Xavier tressaillit, se pressa vers lui, appuya sa bouche

sur la sienne ; il répondit en poussant la langue et en le pénétrant. Du bras resté passé sous son cou, il lui reprit la nuque dans ses doigts et la serra intensément, tandis qu'il s'écrasait sur les lèvres fragiles, qu'il tendait son muscle mobile dans la bouche frémissante. De l'autre main, il se promenait sur le sexe maintenant tremblant de désir, allait sur les petites boules rétractées, revenait jouer avec le pouce sur la pointe de la coiffe entrouverte, puis redescendait passer des ongles à la racine des bourses, et il voyageait ainsi de l'une aux autres pour les provoquer, les exaspérer. Xavier lui aussi le prit entre les cuisses, et ce fut à son tour de sursauter en sentant soudain des doigts fins et nerveux se refermer sur sa tige durcie.

Alors, il s'installa une sorte de moment idéal, où, face à face, sur le flanc, réunis par leurs bouches, attachés par leurs mains à leurs sexes, ils semblèrent unis comme deux nouveau-nés qui se téteraient mutuellement, qui seraient reliés par deux cordons ombilicaux croisés. Axel était assemblé à son frère d'un bout à l'autre de son corps, sa main plongeant dans l'opulence des cheveux, sa poitrine provoquant l'autre, s'enflant de son souffle, ses genoux s'entrechoquant, se glissant entre les siens, et jusqu'à la pointe de ses pieds qu'il enfonçait entre les orteils tendus, découpés comme de fines pièces de puzzle. Il était relié, connecté à un jumeau, et il voulait croire que leurs émotions montaient en parallèle dans leurs cerveaux, les soulevaient ensemble, les séparaient du monde.

Xavier se jeta soudain contre lui, traversé par une secousse. Tout son corps se convulsa, et il poussa un bref gémissement douloureux. Axel avait eu le réflexe de refermer la main sur la verge exaspérée pour en accompagner la décharge, et il sentit d'un coup les jets chauds et vifs lui retomber mollement sur la cuisse.

Progressivement, il ralentit le mouvement de sa main, laissa son baiser s'interrompre, s'écarta... Il essaya de discerner l'expression du visage de son frère, mais il faisait trop noir, il ne vit rien qu'un nuage d'ombre. Alors, il lui ramena la tête dans le creux de son cou, et il se renversa en arrière. Xavier demeura contre lui, abandonné, aussi inerte qu'un sac de sable, sauf l'abdomen dont il sentait contre sa hanche la palpitation se calmer petit à petit.

Il ferma les yeux. Après cette horrible soirée, le bien-être enfin l'envahissait, et il se détendit. Il n'avait pas joui, mais il n'en avait pas ressenti la nécessité. Il avait jeté les fondations d'une nouvelle relation avec son frère, ce qui était autrement important. Il ne le laisserait plus jamais entre les mains de ce fou de Maxence ; il l'en protégerait ; il trouverait le moyen de l'en garder ; il empêcherait même leur mère de s'en emparer ; il le conserverait pour lui ; il le ferait sien... Et, plus tard, peut-être, il s'accouplerait avec lui, il connaîtrait le bonheur de se

plonger dans son corps, de s'y perdre. Mais il le ferait tendrement, lentement, avec tout son amour, et Xavier aimerait cela.

À cette perspective, il rouvrit les yeux et reprit sa contemplation du plafond ; l'excitation bouillonnait en lui, le sommeil était loin. Heureusement, le lendemain était un mercredi, il ne commençait qu'à dix heures. Il se demanda même s'il n'allait pas sécher le cours de physique : de toute façon, il n'avait pas fini son exercice sur les ions.